



A la bataille d'Orel

Joseph Simon Gentner¹

« De nombreux récits de guerre ont été publiés à l'occasion du cinquantième anniversaire de la Libération de l'Alsace et de la fin de la Seconde Guerre mondiale. Je voudrais, à mon tour, apporter un témoignage personnel sur les événements que j'ai vécus en tant qu'incorporé de force dans la *Wehrmacht* au cours de cette guerre. Ce sera un compte-rendu véridique de faits réellement vécus.

Le temps passe, mais les souvenirs demeurent, et je tremble encore maintenant en pensant aux risques encourus.

Première confrontation avec la guerre

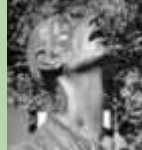
C'était au mois de mai 1940. La population de Schirrhein-Schirrhoffen (Bas-Rhin) vivait depuis septembre 1939 à l'extrême limite de la zone d'évacuation. Elle s'était déjà habituée à l'état de guerre et au va-et-vient des troupes de cantonnement. Moi-même, j'étais bien loin des avant-postes. En effet, j'avais

dix-huit ans à l'époque et je travaillais avec mon père, en déplacement dans la région d'Orléans. L'entreprise qui nous employait devait poser une conduite d'eau sur l'aérodrome de Bricy qui servait de base arrière à l'aviation de guerre franco-britannique.

Les appareils décollaient régulièrement et revenaient se poser sur la piste, à une courte distance de notre chantier. Nous suivions du regard leurs évolutions dans le ciel et nous reconnaissions les avions français des britanniques en les distinguant au bruit de leurs moteurs. Parfois, le hurlement de la sirène annonçait une alerte aérienne, mais personne n'y croyait, personne ne se dérangeait, personne n'interrompait son travail; la vie paisible se poursuivait comme si la paix régnait sur terre. C'était, comme on dira plus tard, la « Drôle de guerre ».

Le 10 mai, Hitler déclencha son offensive contre la Hollande et la Belgique. Le lende-

¹ Témoignage recueilli par René Schott en 1996. La version présentée ici a été légèrement remaniée par rapport au texte original.



main matin, il y eut chez nous, à l'aéroport de Bricy, deux alertes aériennes en l'espace de dix minutes: cela signifiait - nous le savions tous - danger imminent. Mais comme d'habitude, personne ne s'en souciait, chacun continuait à vaquer à ses occupations.

Soudain, à onze heures moins le quart, nous avons perçu un bourdonnement lointain, sourd et inquiétant. Mon père me dit aussitôt: «Ce ne sont pas des avions français, ni des anglais! Alors...». Déjà les premières explosions soulevaient des gerbes de terre autour de nous. Aussitôt, mon père me saisit au bras et m'entraîna dans le fossé de la canalisation. Et, pendant cinq bonnes minutes, un déluge de feu s'est abattu sur l'aéroport. C'était une attaque surprise d'une escadrille de bombardiers de la *Luftwaffe*. Les avions allemands lâchaient leurs bombes sans être inquiétés, ni par les tirs de la défense antiaérienne (DCA), ni par une quelconque patrouille alliée: tous les appareils franco-britanniques étaient restés à terre. Après le passage de l'escadrille, nous sommes sortis de notre fossé, assourdis par le vacarme et nous avons vu l'ampleur des dégâts. Les bâtiments

étaient en ruine, les hangars flambaient, tous les avions cloués au sol étaient détruits. Il y avait des blessés et des morts. Nous avons découvert un immense cratère à l'endroit où, la veille, nous avions travaillé toute la matinée à brancher un raccordement dans un regard de la canalisation. Si l'attaque avait eu lieu vingt-quatre heures plus tôt, nous aurions été, mon père et moi, au nombre des victimes. En effet, au moment où le bombardement s'est déclenché, nous aurions sans nul doute choisi, pour nous abriter, le trou dans lequel nous étions en train de travailler et cet abri fortuit aurait été notre tombeau. Mais la Providence en a décidé autrement: aucune bombe ne nous était destinée ce jour-là.

C'était ma première confrontation avec la guerre. Elle eut lieu samedi le 11 mai 1940, la veille de la Pentecôte. Deux jours plus tard, le lundi de Pentecôte, les premières bombes tombèrent sur mon village natal et l'évacuation de la population fut décidée le 24 mai. Mais, tout cela, je l'appris bien plus tard.



Réfugié dans le sud de la France

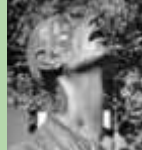
Après le raid meurtrier des avions de la *Luftwaffe*, nous avons repris notre travail sur le terrain d'aviation et le chantier fut mené à terme. Alors notre entreprise s'établit à Saint-Etienne, de nouveau pour l'installation d'une adduction d'eau. Mais les événements allaient se précipiter : de mauvaises nouvelles nous parvenaient des champs de bataille de Belgique et du nord de la France. Par la radio et les journaux, nous apprenions la débâcle des armées françaises et britanniques ainsi que l'avance foudroyante des divisions blindées du *Reich*.

Des réfugiés affluaient, toujours plus nombreux. Fuyant devant les envahisseurs, ils arrivaient par la route et le chemin de fer. Le désordre et la confusion régnaient dans la ville. Un jour, nous avons été interpellés en alsacien dans la rue : c'était une dame de Schirrhein, la mère de l'abbé B. Avec sa fille, elle voulait se rendre à Roanne pour le rejoindre.

Notre entreprise employait plusieurs réfugiés espagnols qui avaient fui leur pays après la guerre civile. Ils ne voulaient en aucun cas

tomber aux mains des Allemands. Notre contremaître, un Polonais, cherchait également, par tous moyens, à échapper aux soldats de la *Wehrmacht*. C'est pourquoi, nous avons décidé de fuir vers le sud avec la camionnette de l'entreprise. Après une halte à Firminy, un chef-lieu de canton, au sud-ouest de Saint-Etienne, nous avons traversé le Rhône pour chercher refuge dans les Alpes. Mais les Allemands étaient déjà à Lyon et à Vienne. Alors nous nous sommes rabattus vers le sud, jusqu'à Romans-sur-Isère, dans le département de la Drôme. Mais le pont sur l'Isère avait été dynamité la veille et nous avons dû rebrousser chemin. Cherchant à remonter vers Grenoble, nous avons finalement abouti à Saint-Romans, un village de l'Isère, où nous avons pu nous faire héberger dans une ferme. C'est là que nous avons appris la signature de l'armistice.

Dans cette ferme, on nous a offert, en attendant, le gîte et le couvert. En échange, nous avons participé aux travaux agricoles de la saison : fenaison et sarclage des vignes. C'est ainsi que nous avons coulé des jours tranquilles dans ce village de montagne, loin du



tumulte de la guerre et du chaos qui, à cette époque, régnait partout dans les villes et sur les routes.

Vers la mi-juillet, nous sommes repartis avec notre camionnette pour retourner à Saint-Etienne où notre société s'était reconstituée. Les travaux commencés ont été achevés. Puis la société a été dissoute et nous nous sommes retrouvés au chômage. «Il ne nous reste plus qu'à rentrer chez nous», déclara mon père. Nous avons rejoint le camp de réfugiés le plus proche. Des Lorrains, évacués en septembre 1939, y attendaient leur rapatriement.

Retour en Alsace

Dans le camp des réfugiés, on nous informa des démarches à accomplir en vue de notre retour en Alsace. Lorsque nous nous sommes présentés à la Préfecture de Saint-Etienne, l'employé responsable des formalités de rapatriement s'adressa à moi: «Comment? Vous aussi, vous voulez rentrer en Alsace? A votre âge? Mais ne savez-vous donc pas que vous serez enrôlé dans l'armée allemande?».

Etonné par ses propos et soupçonnant de sa

part une incompréhension de notre situation d'Alsaciens, j'ai protesté vivement: «Dans l'armée allemande? Mais c'est impossible! Nous sommes Français!

- Mais l'Alsace est allemande maintenant!

- Les Allemands sont aussi à Paris. Et puis il y a l'armistice!».

Nous étions de bonne foi, mon père et moi, et nous ne comprenions vraiment pas pourquoi les familles devaient rester séparées alors que les combats étaient terminés. Nous avions de toute façon une forte envie de rentrer chez nous, car nous étions sans nouvelles des nôtres depuis le début du mois de mai. Mais le fonctionnaire insista: «Je crois que vous faites le mauvais choix et vous allez le regretter». Par la suite, j'ai souvent pensé à cet homme. Etait-il déjà au courant de l'annexion de fait de l'Alsace-Lorraine? Moi-même, je pensais rentrer dans une province simplement «occupée» comme tant d'autres en France. J'étais bien naïf et loin de pressentir ce qui nous attendait au «pays».

Nous avons pu nous joindre à un convoi de réfugiés en partance pour l'Alsace et pour la



Accueil des évacués en gare de Strasbourg: «Strasbourg l'Allemande vous souhaite la bienvenue».

Lorraine. Les rapatriés furent accueillis en grande pompe et avec musique en gare de Mulhouse devenue *Mülhausen/Elsass*. Un personnage en uniforme nazi nous adressa un discours ronflant sur le thème: «Soyez les bienvenus dans votre patrie libérée!» („*Willkommen in der befreiten Heimat!*“) Les gens se regardaient, muets, interloqués. Mon père me souffla à l'oreille: «L'Alsace libérée! Libérée de quoi? Des temps heureux?».

Le 3 octobre - cette date me restera en mémoire - nous étions de retour au village où nous avons retrouvé les nôtres. En effet, la population locale était revenue de son exode à Rothau dès le mois de juillet et la famille attendait avec anxiété notre retour.

Germanisation et implantation du parti nazi

Au début de l'Annexion, la vie n'était pas trop dure. On croyait même qu'on pourrait

vivre comme auparavant. Il fallait «seulement» s'accommoder de la germanisation, s'habituer aux journaux allemands, aux affiches allemandes, à la nouvelle dénomination des rues, à la propagande nazie, au salut allemand (*der deutsche Gruss/Heil Hitler*), aux nouveaux slogans, tels „*Hinaus mit dem welschen Plunder*“ («Débarrassons-nous du fatras français»), ou „*Deutsche Heimat*“ (la «patrie allemande») ou „*Muttersprache*“ (la «langue maternelle»). Il fallait également se résigner à voir flotter le drapeau à croix gammée à la façade de la mairie.

Mais peu à peu, la vie devint plus pénible. Les cartes de rationnement furent introduites et les libertés ont été restreintes. Le mot „*Verboten*“ («interdit») apparaissait toujours plus sur les affiches publiques. Le Cercle catholique St-Nicolas (société de gymnastique) dont j'étais membre fut dissous. Le Foyer paroissial (*Vereinshaus*) fut réquisitionné. Des personnes furent expulsées vers la France.

A partir de 1941, on commença à politiser l'Alsace en y implantant peu à peu les instan-



ces du parti nazi. On organisa de nombreuses réunions où des orateurs en uniforme déclamaient des discours emphatiques et flatteurs. La population fut soumise à des chantages sournois.

L'Administration allemande a essayé tous les moyens de persuasion pour faire adhérer la population aux organismes national-socialistes. Tout le monde était appelé à s'engager politiquement, soit au parti lui-même (la NSDAP), soit à la HJ (la *Hitlerjugend*, Jeunesses Hitlériennes), soit au BDM (*Bund Deutscher Madels*, Association des Jeunes filles allemandes), soit aux SA (*Sturm Abteilung*, Sections d'assaut), soit à l'*Opferring* (le cercle de ceux qui se déclaraient prêts à consentir des sacrifices pour le *Reich*).

La pratique du sport était également considérée comme un engagement politique dans le cadre du NSRL (*Nazionalsozialistischer Reichsbund für Leibesübunge*, Ligue nationale-socialiste pour la pratique des exercices physiques). La politique marquait d'ailleurs de son empreinte toutes les manifestations

sportives. Ainsi, après chaque rencontre de football, les joueurs devaient se rassembler au milieu du terrain. Les équipes s'alignaient face à face avant de se séparer «amicablement», en se saluant par „*Heil Hitler*“, le bras levé.

Le Football-Club, contrairement au Cercle catholique St-Nicolas, a pu poursuivre ses activités. Comme j'étais joueur de l'équipe première, je pensais être suffisamment «engagé» dans la politique et ne plus être importuné sur ce sujet. Mais après un match, un membre de l'administration locale m'a contacté personnellement dans les vestiaires pour m'inviter à prendre des responsabilités plus importantes dans le domaine sportif, selon les dispositions et l'idéologie de l'ordre nouveau. Je prétextai poliment un manque de compétence, mettant en doute mes capacités supposées et alléguant une trop grande timidité. Le responsable local n'a pas insisté.

Le drapeau profané

Au cours de l'automne 1941, le village connut des journées mouvementées à cause d'un incident qui avait commencé comme



Brochure éditée à l'occasion du premier rassemblement national-socialiste à Strasbourg, le 20 octobre 1940. (Coll. *L'Ami hebdo*)



une farce grossière mais qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses. Pendant une nuit agitée et pluvieuse du mois de novembre, le drapeau allemand a été décroché de la façade de la mairie. Le lendemain matin, c'était un dimanche, on l'a retrouvé dans la forêt toute proche, près de la route, au pied d'un arbre. Le tissu rouge était déchiré et l'emblème nazi, la croix gammée, était souillé d'excréments humains. La police arriva aussitôt sur les lieux, avec des chiens. Mais le mauvais temps, la pluie, la tempête avaient brouillé les pistes et les recherches s'avéraient impossibles: les coupables avaient disparu sans laisser de traces.

Alors la Gestapo procéda à une enquête minutieuse. Chaque aubergiste devait déclarer tous les clients qui se trouvaient encore dans son local, cette nuit, après dix heures. Comme c'était samedi, j'étais de sortie, moi aussi. J'avais passé la soirée au restaurant «Au Cerf» avec deux camarades et nous étions rentrés ensemble. Nous avons été convoqués tous les trois à la mairie et interrogés individuellement par la Gestapo: «Qui, à part vous, se trouvait encore au restaurant après

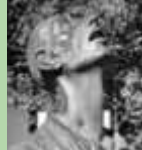
vingt-deux heures?

- Avec qui êtes-vous rentrés à la maison?

- De quoi avez-vous parlé?

- A quel endroit vous êtes-vous séparés?».

A toutes ces questions, j'ai pu répondre avec précision, mes deux camarades aussi, et nous n'avons pas été comptés au nombre des suspects. D'abord on riait en douce, dans le village, de cette gouaillerie impertinente. Mais quand on vit avec quelle ardeur la Gestapo menait son enquête, on s'est rendu compte de la gravité de la situation: ce geste fut interprété comme un affront envers le régime, une injure à l'égard du *Führer*: un crime de lèse-majesté. Y aurait-il des représailles? On commençait à se faire des soucis, on craignait le pire. Mais les autorités locales ont réussi à détourner habilement les soupçons. Ils se portèrent garants de la loyauté de la population villageoise et firent état de rumeurs selon lesquelles des gens mal intentionnés sillonnaient en bandes les environs: «Des faits similaires ont été signalés dans d'autres villages et la population locale n'a rien à voir avec ces gens-là, mais absolument rien!». Peu à peu la tension se relâcha, les



choses se tassèrent, l'événement fut relégué au second plan et bientôt l'affaire s'estompa.

De cette histoire nous est resté un chant irrévérencieux, composé par un «chansonnier» local à l'inspiration truculente. L'auteur demeuré inconnu a parodié l'hymne des Nazis, le *Horst Wessel Lied: Die Fahne hoch* («Le drapeau déployé»). Voici le texte cocasse de cette drôlerie :

„Die Fahne h'rab, die Stange ist zerbrochen
Das Tuch zerfetzt
Drei Rosen d'rauf gesetzt
Das Hackenkreuz wohl in den Wald geschleppt
Die Täter sind bis heut noch nicht entdeckt.“

«Ramenez le drapeau, la hampe est brisée
Le tissu est en lambeaux
On y a déposé trois fleurons (...de roses)
La croix gammée traînée dans la forêt
Et jusqu'à présent on n'a pas découvert les coupables».

Ce chant circulait, sous le manteau, à travers le village. On le fredonnait en cachette, prudemment. Et comme il y est dit: jusqu'à pré-

sent on n'a pas découvert les coupables. Il y eut des suspicions, liées notamment au départ soudain de certains jeunes vers la France, mais pas de certitudes.

Au service du travail! *Reichsarbeitsdienst*

Le 8 mai 1941, le Service du travail (*Reichsarbeitsdienst* ou RAD) fut introduit en Alsace et ma classe (1922) fut la première à être appelée au Conseil de révision. A cette époque, je travaillais avec mon père à la reconstruction du pont enjambant le Rhin et reliant Beinheim à Wintersdorf (ce pont avait été dynamité au début de la guerre.) J'étais employé comme aide-monteur. Suite à la demande formulée par l'entreprise, un sursis de six mois me fut accordé. Ainsi, je suis parti au RAD seulement en 1942, avec la classe suivante.

J'ai été affecté au camp Drausmühle à Allendorf, près de Marbourg sur la Lahn, non loin de Giessen. C'est là que j'ai découvert la nourriture frugale et les habitudes alimentaires de l'Allemagne en guerre. Nous mangions rarement à notre faim et pourtant

Die Fahne hoch

Die Fah-ne hoch! Die Rei-ßen dicht ge-
schlo-sen! S. A. mar-schierst mit
ru-big fe-stem Schritt. Kam-ra-den,
die Rot-front und Re-ak-tion er-schof-sen,
marschieren im Geist in un-fern Rei-ßen mit.

Die Strafe frei den braunen Bataillonen! Die Strafe
frei dem Sturmabteilungsmann! Es schaun aufs Haken-
kreuz voll Hoffnung schon Millionen, der Tag der Freiheit
und für Brot bricht an.

Zum letzten Mal wird zum Appell geblasen, zum Kampfe
stehn wir alle schon bereit. Bald flattern Hitlerfahnen über
allen Straßen, die Knechtschaft dauert nur noch kurze Zeit.

Text: Horst Wessel, 1929
Volksweise
Das Lied ist von Horst Wessel (gest. 25. Februar 1930) nach einem Volkslied
gedichtet worden, vermutlich diente das Lied des Kreuzers „Königsberg“ („Zum
letzten Mal haben wir an Bord geschlafen“) als Melodievorlage

9

Le texte du chant *Die Fahne Hoch* extrait du *Liederbuch der Nationalsozialistischen Deutschen Arbeiterpartei* (1941).
(Coll. particulière)



Timbre allemand avec la surcharge „Elsass“ en usage en Alsace annexée.
(Coll. particulière)

nous étions astreints à un travail continu. En effet, nous étions employés à la construction d'une usine souterraine destinée à la fabrication de munitions. On avait également l'occasion de faire régulièrement du sport, ce qui n'était pas pour me déplaire, malgré la faim lancinante. La pratique du sport me procurait d'ailleurs une certaine satisfaction et rendait mon séjour au camp moins rebutant.

Je faisais partie de l'équipe de football et de handball qui prenait part aux compétitions régulièrement organisées entre les différentes sections du camp de travail. Notre équipe s'est toujours classée parmi les premières dans les tournois et c'est ainsi qu'à ma libération, le chef de section (*Abteilungsleiter*) me remit, en reconnaissance des «services rendus», un livre dédicacé et intitulé „*Bausteine des Dritten Reiches*“ («Pierres d'œuvre pour la construction du Troisième Reich»). J'ai «réceptionné» ce livre, mais je n'y ai jamais jeté le moindre coup d'œil: son contenu ne m'intéressait absolument pas.

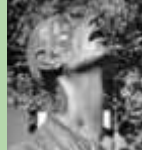
Mais la préparation militaire était également à l'ordre du jour pendant toute la durée de

l'*Arbeitsdienst*. Les exercices quotidiens d'ordre serré avec les bûches, les tirs avec des carabines de petit calibre et les marches au pas cadencé ne laissaient présager rien de bon pour les Alsaciens. Et ce qui devait arriver arriva. Le 25 août 1942, le service militaire obligatoire fut introduit en Alsace. Notre chef de groupe (*Oberfeldmeister*) se fit un malin plaisir de nous l'apprendre: «Alors, les Alsaciens, vous aurez votre fusil et vous pourrez témoigner votre fidélité et votre reconnaissance à la patrie allemande», déclara-t-il avec une joie sadique.

Il m'est impossible d'exprimer ici les «bons» vœux que nous formulions alors à son égard. Moi-même, je ne pouvais m'empêcher de repenser au fonctionnaire de la Préfecture de Saint-Etienne: «Mais ne savez-vous donc pas que vous serez enrôlé dans l'Armée allemande?». Cet homme avait vu juste.

L'incorporation

J'ai été incorporé de force avec les classes 1923 et 1924. Ainsi mon activité d'aide-monteur affecté à la reconstruction du pont a décidé de mon sort: par suite de mon sur-



sis d'incorporation au RAD, j'ai été enrôlé à l'armée avec un certain retard. Cela impliquait, bien sûr, d'autres unités combattantes, d'autres camarades, d'autres champs de bataille, bref un autre destin.

A la mi-octobre, nous devions nous présenter à la halle au houblon de Haguenau. Certains incorporés vociféraient et, l'alcool aidant, criaient leur colère. D'autres, en état d'ébriété, ne tenaient plus sur leurs jambes et se laissaient conduire, titubant, à l'intérieur. D'autres se débattaient et le service d'ordre les entraînait de force, comme du bétail vers l'abattoir. Beaucoup d'entre nous, hélas, étaient destinés à la boucherie des champs de bataille.

Les trottoirs étaient noirs de monde: parents, amis, fiancées, venus nous accompagner pour prolonger les adieux. Alors qu'un récalcitrant était maîtrisé brutalement par des policiers, une voix retentit dans la cohue: «Lâchez-le, espèces de salauds!». Et déjà deux mouchards dissimulés dans la foule, certainement des agents de la Gestapo, se ruèrent sur l'homme qui avait manifesté son

indignation. Ils l'empoignèrent et l'un des deux l'étrangla de toutes ses forces. Pendant qu'on l'entraînait, on marmonna derrière moi qu'il s'agissait d'un certain C. W. Aujourd'hui encore, je garde en mémoire son visage convulsionné avec ses yeux exorbités et sa langue qui lui sortait de la bouche.

Le moment était donc venu de quitter les parents, les amis, tous ceux qui m'étaient chers. Il fallait prendre congé pour un «au revoir» ou pour un adieu définitif. Au départ de la maison, ma mère m'avait donné un étui avec un chapelet: «Emporte ceci, m'a-t-elle dit, c'est un chapelet de Lourdes. Notre-Dame de Lourdes te protégera et te gardera». Cet étui, avec le chapelet, je l'ai gardé sur moi, dans la poche intérieure de ma veste, pendant toute la durée de la guerre.

Dans la halle, nous avons été appelés par ordre alphabétique et répartis en groupes. Puis nous sommes partis sous escorte militaire en direction de la gare. Tout se passa encore assez calmement. Nous étions parmi les premiers incorporés de force et nous voulions encore croire que jamais nous ne se-



rions engagés au front, mais que nous serions certainement versés dans la «territoriale» et affectés à des missions de garde et de surveillance. Mais nous déchanterons rapidement. Dès les premiers jours de notre instruction, nous serons amenés à changer d'avis.

J'ai été appelé au 475^e *Infanterie-Ersatzbataillon*, un bataillon de réserve stationné à Döbeln, entre Leipzig et Dresde. Et que disait-on à l'époque à propos de l'infanterie?

*„Infanterie, du bist die Königin der Waffen
Infanterie, du tragt mit Stolz den schweren
Affen
Infanterie, dich vergess ich nie!“*

«Infanterie, tu es la reine des armes
Tu portes fièrement ton singe lourd (le sac au dos)
Infanterie, je ne t'oublierai jamais!»

Vraiment cette infanterie, je ne l'ai pas encore oubliée et je n'ai pas oublié, non plus, cette première nuit passée dans une caserne allemande. Lorsque les lumières se sont éteintes au couvre-feu de 10 heures et que le silence

gagna peu à peu la chambrée, on pouvait percevoir dans l'obscurité de profonds soupirs et même des sanglots étouffés. Plus d'un se retrouvait en pensée chez les siens et nous étions tous inquiets quant à notre avenir.

Période d'instruction

A notre arrivée dans cette caserne, nous avons trouvé d'autres recrues - des Allemands - déjà sur place. Le lendemain, nous avons touché notre habillement et on nous a fait jurer fidélité au *Führer*. En mon for intérieur j'ai formulé une prestation de serment personnelle, difficile à exprimer en un langage correct. Disons que c'était la phrase de Goetz de Berlichingen, aussi célèbre dans les casernes allemandes que le mot de Cambronne en France.

Mon premier sous-officier - notre chef de section - était un homme fort sympathique. C'était pour nous un véritable père de famille. Avec lui, pas de discipline autoritaire, pas d'entraînement abusif, pas de dressage brutal. Plus d'une fois, le commandant de compagnie a critiqué ouvertement «son manque de rigueur» et son «laxisme». Un



jour que nous étions seuls avec lui, sur le terrain d'exercice, loin des regards indiscrets, il nous a dit: «Ecoutez bien: si le Vieux s'amène - il voulait parler du commandant de compagnie - efforcez-vous, faites de votre mieux. Que personne ne se fasse remarquer! Comme ça, on vous fichera la paix! En attendant, détendez-vous! Je voudrais qu'avec moi vous ayez une période d'instruction telle que moi-même j'aurais souhaité en avoir une». Avec un tel instructeur, la vie militaire aurait pu être belle!

Mais quinze jours plus tard, le 1^{er} novembre, jour de la Toussaint, nous nous sommes rendus à la gare, au pas cadencé, accompagnés par la musique du régiment. Un convoi nous attendait, en partance pour la Pologne. Pendant le voyage, je vis pour la première fois et de très près la misère et la détresse que peut causer la guerre. A mesure que l'on s'éloignait vers l'est, le spectacle que nous découvrions devint toujours plus pitoyable. Lorsque le train roulait à faible allure, lorsqu'il entrait dans une gare, nous pouvions voir des enfants affamés et amaigris, de tout jeunes enfants polonais qui se tenaient le

long de la voie. Ils mendiaient, les mains jointes comme pour une supplication: „*Brot, bitte! Brot, bitte!*“ («Du pain, s'il vous plaît!»). Je pense que c'étaient les seuls mots qu'ils connaissaient en langue allemande. Ces enfants faisaient peine à voir, j'en avais le cœur bouleversé. Parfois, un des incorporés de force leur jetait un morceau de pain, mais les recrues allemandes qui nous accompagnaient, nous mettaient sans cesse en garde: «Ne faites pas ça! C'est interdit! *Das ist verboten!*».

Le train nous conduisit à Rzeszow (en allemand: Reichshof). Dès notre arrivée dans la caserne, nous avons été répartis en compagnies. La mienne comptait - et c'était plutôt une bonne surprise - une trentaine d'Alsaciens. Dans un premier temps, nous nous retrouvions toujours et uniquement entre nous. Mais bientôt, il nous fut clair que nous ne pouvions pas nous recroqueviller sur nous-mêmes, mais que nous devons cohabiter avec les Allemands. Les recrues allemandes se retrouvaient d'ailleurs dans la même galère que nous et subissaient le même dressage.



Dès le début, on nous inculqua des formules frappantes. Ainsi, à la question: «Quelles doivent être les qualités du soldat allemand?», il fallait répondre du tac au tac et instantanément: «Il doit être dur comme l'acier de Krupp, coriace comme du cuir, rapide comme le lévrier». Nous n'étions pas une unité motorisée, nous formions la piétaille, donc il fallait s'habituer à „marschieren“.

Le commandant de compagnie était un fier soldat, mais pas un nazi. Il exigeait de nous l'obéissance et la discipline, mais avant tout un entraînement rigoureux. Seuls compaient pour lui, les exercices de tir et le crapahutage sur le terrain. Il nous disait toujours: «Je veux que vous sachiez vous défendre, quand on vous enverra au front!». Plus tard, quand je me suis retrouvé dans les premières lignes, j'ai souvent pensé à ces paroles.

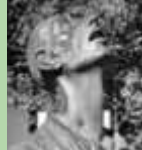
Il nous était proche et aimait nous parler franchement, sans détour, ni faux-fuyants. Un jour, nous l'avons interrogé sur le bien-fondé des tracasseries imposées aux soldats et dont nous ne percevions pas l'utilité. La

réponse jaillit aussitôt, comme allant de soi: «Messieurs, c'est pour tuer le cochon qui sommeille en vous et qui pourrait entraver votre soumission aveugle et totale. Ainsi, quand vous serez au front, vous exécuterez chaque commandement sans réfléchir et sans hésiter». On ne peut être plus clair!

Il ne faisait aucune différence entre soldats allemands et alsaciens. Et, à la fin de la période d'instruction, il a même proposé plusieurs Alsaciens pour le stage des sous-officiers. J'en faisais partie, car j'étais un bon soldat, mais seulement dans la caserne.

Dès notre arrivée au peloton des sous-officiers, en mars 1943, on nous demanda de souscrire un engagement militaire, soit pour cinq ans, soit pour douze ans. Pourquoi cet engagement? Je me le demande encore aujourd'hui. Bien sûr, aucun des Alsaciens présents n'a signé, car nous flairions le piège. Nous devons donc justifier notre refus de signer l'engagement et chacun trouva une excuse:

- «Mon père est artisan et a besoin de moi dans le métier.



- Je suis fils unique et je voudrais reprendre l'exploitation agricole de mes parents.
- A la fin de mon service, je préférerais retrouver ma profession dans le civil».

C'est ainsi que nous avons été renvoyés dans nos cantonnements. Quand le commandant de notre compagnie apprit le motif de notre retour, il piqua une belle colère: «*Das ist Quatsch!* C'est de la foutaise! De la vraie foutaise! Eh bien, si c'est comme ça, je vous inscris tout de suite pour le prochain stage!». Voilà qui était bien parlé! Cela nous permettait d'attendre, tranquillement dans la caserne, la suite des événements.

Vie de garnison à Rzeszow

Entre temps, la plupart de nos camarades d'instruction avaient déjà été expédiés au front et de nouvelles recrues étaient arrivées. Nous n'avons plus été astreints à l'instruction; à tour de rôle, nous assurions les fonctions du «caporal de semaine» („*Gefreiter vom Dienst*“) et nous montions la garde devant la caserne et parfois à la gare.

C'est ainsi que nous nous représentions la vie de caserne avant notre incorporation. Lors des rassemblements pour le rapport, nous devions nous ranger parmi les sous-officiers. Le commandant de compagnie voulait nous promouvoir au grade de caporal ; mais le chef de bataillon s'y opposait: «*Qu'ils fassent d'abord leurs preuves au front*». Mais nous n'avions aucune envie de montrer nos capacités au front!

La ville de Rzeszow comptait plusieurs cinémas, un foyer militaire (*Soldatenheim*), des restaurants - *Deutscher Hof Krakauer Hof Wiener Café*. C'est dans ces endroits que nous nous retrouvions quand nous étions de sortie. Dans le café viennois, on servait du café et des pâtisseries, à discrétion et sans cartes de rationnement: il suffisait de porter son nom sur un registre. Naturellement, nous ne nous contentions pas d'une visite par jour. Mais il fallait prendre soin de se faire inscrire chaque fois sous un autre nom. C'est ainsi que plus d'une fois je m'appelais Meyer ou Schultz: on ne demandait jamais de pièce d'identité. Il y avait aussi des auberges polonaises dont la fréquentation nous était inter-



dite. Mais nous y allions quand même, car le marché noir y fleurissait : une cigarette s'échangeait pour un *zloty* (50 *Pfennige*). Comme j'étais « non fumeur », je n'avais jamais de souci d'argent à Rzeszow.

Rencontre imprévue et visite inespérée

Un jour que je montais la garde sur le quai, un convoi militaire entra en gare. Je me disais :

« Ah ! Les pauvres types ! D'où est-ce qu'ils viennent ? Où est-ce qu'on les emmène ? ». Absorbé dans mes pensées, je suivais du regard le train qui roulait lentement le long du quai. Tout à coup, j'entendis des appels. On criait mon nom ! « Pas de doute ! Voilà des gens qui me connaissent ! ». Le train s'arrêta et je remontais lentement le convoi, scrutant attentivement les wagons. « Quelqu'un m'a appelé ! Qui pourrait-ce bien être ? » pensais-je. C'est alors que j'ai remarqué devant moi des mouvements de bras ; on me faisait signe, on m'appelait : « Hé ! Nous sommes là ! ». Je courus vers eux. A première vue, je ne savais pas à qui j'avais affaire. Les gars étaient couverts de poussière, mal rasés, échevelés. Pourtant leur aspect me parut

familier. « Mais c'est Charles ! »

- Bien sûr !

- Et Armand... Et Alfred... ».

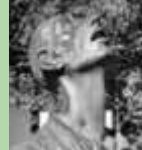
C'était la première fois, depuis mon incorporation, que je rencontrai des gens de mon village, des gens que je connaissais depuis mon enfance, des jeunes gens de mon âge avec qui je partageais des souvenirs communs. Nous étions là, sur le quai d'une gare polonaise et en uniforme allemand. Drôle de sensation ! Je ne pus m'empêcher de leur dire : « Mais vous avez l'air de vrais sauvages ! »

- Cela fait plusieurs jours que nous sommes en route.

- Et où allez-vous comme ça ?

- On ne sait pas trop ! Mais une chose est certaine : nous sommes en route pour le front ! ».

Le mot était lâché ! « En route pour le front ! ». Ces mots, à l'époque, provoquaient chez tous les Malgré-Nous la panique et l'épouvante. L'envoi au front était notre angoisse et notre obsession. Nous voulions pourtant nous encourager mutuellement et nous avons continué à nous entretenir jusqu'au départ du convoi. En faisant nos adieux, je leur ai souhaité bonne chance,



dans l'espoir de nous retrouver en bonne santé chez nous. Et quel fut le destin de chacun? Après une captivité éprouvante en Russie, Charles B. est revenu au village, sain et sauf. Armand B. fut également capturé par l'Armée Rouge et interné au camp de Tambow. Il fit partie des 1.500 prisonniers de guerre alsaciens qui, en juillet 1944, ont été acheminés vers l'Algérie. Il finit la guerre sous l'uniforme français et participa, notamment pendant l'hiver 1944-45, aux combats pour la libération de l'Alsace. Je l'ai retrouvé chez nous... au terrain de football et nous avons joué un certain temps ensemble dans l'équipe première dont il a été le gardien de but. Mais je ne devais plus revoir Alfred B. qui a été porté disparu en Russie. C'est ainsi qu'en a décidé le sort.

Peu de temps après cette rencontre sur le quai de la gare, j'ai eu la bonne surprise d'une visite inattendue: celle de mon père. Il travaillait toujours pour la même société. Après l'achèvement du pont sur le Rhin, entre Beinheim et Wintersdorf, l'entreprise s'est déplacée à Kiev et mon père a été contraint de la suivre en Ukraine, pour tra-

vailer à la reconstruction de plusieurs ponts... Sur le chemin du retour, il a pu s'arranger pour faire un crochet par Rzesow. A l'occasion de son passage, j'ai été exempté de service et nous avons passé une journée agréable en ville.

Lutte contre les partisans

Il n'y avait pas de «partisans» à Rzesow, ni dans les environs. Nous allions en ville sans armes. Mais un jour, - c'était le 29 mai 1943 - mon bataillon devait fournir un détachement qui devait participer, avec d'autres éléments, à la lutte contre les «partisans» dans une autre contrée. Je faisais partie de ce détachement. Les soldats de la *Wehrmacht* étaient chargés des opérations de bouclage. Nous devions encercler des localités et des bois, tandis que des unités SS et la police ratisaient les lieux pour débusquer d'éventuels francs-tireurs.

Dès notre arrivée dans la zone des combats, des visions d'épouvante s'offraient à nos yeux. Une femme était couchée au milieu de la route, les cheveux en désordre, les bras étendus en croix, morte. La colonne se scin-



Chasse aux partisans à bord d'un SPW. (DR)



dait en deux en arrivant à sa hauteur et nous passions à côté d'elle sans lui prêter la moindre attention. Plus loin, nous avons passé devant un groupe de maisons qui semblaient abandonnées et nous avons vu une femme assise sur le seuil d'une porte, un petit enfant sur les genoux: la femme et l'enfant étaient morts. Il fallait s'habituer à ces images d'horreur. Le détachement auquel j'appartenais cernait un village; nous avions la consigne de ne laisser passer personne. Mais voilà que s'amène un petit vieux: il voulait aller travailler dans son champ. Un adjudant lui réclame une pièce d'identité (*Ausweis*). Il n'en avait pas: „*Nix Papiere!*“ disait le vieux.

J'avais été désigné comme estafette pour la section et je devais donc conduire le vieux au poste de commandement. Arrivé sur place, je fis mon rapport à un lieutenant. Celui-ci me demanda: «Pourquoi ne l'avez-vous pas encore abattu? Allez derrière ce mur et descendez-le». J'étais là, pétrifié. Tuer cet homme? Je ne pouvais m'y résigner. Le lieutenant reprit: «Vous n'avez pas entendu? Qu'est-ce que vous attendez? Descendez-le!»
- Je ne peux pas, mon lieutenant.

- Et pourquoi pas?
- Je n'ai encore jamais fait une chose pareille.
- C'est un ordre: abattez-le!
- Je ne peux pas, mon lieutenant.
- Foutez-le camp, espèce d'enfoiré!».

Je fis demi-tour et je commençais à m'éloigner discrètement, tremblant de peur, quand un officier des forces de police nous rejoignit. Il demanda: «Qu'est-ce qui se passe avec ce vieux?»

- Il n'a pas de papiers», répondit le lieutenant.

L'officier de police fit signe au vieux: «Viens-ici, bonhomme».

Le vieux avait l'air tout content, persuadé que tout allait s'arranger. L'officier de police le laissa faire quelques pas devant lui, puis il sortit son pistolet et lui tira une balle dans la nuque. J'étais glacé d'effroi et écoeuré par tant de cruauté. Mais dans ma situation, je ne pouvais guère manifester mes sentiments et j'avais toutes les raisons de ne pas attirer l'attention sur moi. Je venais, en effet, de me rendre coupable d'un refus d'obéissance. C'est pourquoi, je pris le large au plus vite,



consterné par ce que je venais de vivre. Je n'avais pas commis de meurtre, mais ce refus n'a pas sauvé ce pauvre vieux. Je lui ai juste prolongé la vie de quelques instants.

Mais en ce jour, je n'en étais pas encore quitte pour les frayeurs et les émotions. Vers le soir se répandit la rumeur que ma section devait fournir les hommes pour les pelotons d'exécution. Nous étions tous sous le choc, les Alsaciens surtout étaient effondrés. Devons-nous participer à ces atrocités? Nous le regretterions à jamais! Nous ne sommes donc pas des bourreaux! Mais pouvons-nous envisager un refus d'obéissance? Finalement nous avons échappé au dilemme. Ce sont les sous-officiers présents pour encadrer les troupes qui furent désignés. Nous étions soulagés, mais nous avons surtout envie de nous éloigner des lieux et de rejoindre nos cantonnements et notre compagnie.

Un «réveil» un peu particulier

A cette époque, je connus aussi des moments plus agréables et même des événements assez amusants. Je me souviens ainsi d'un bref séjour dans un village situé au cœur de la

Pologne et dont toute la population était de langue allemande. C'était à l'occasion de la journée de la *Wehrmacht*. Notre compagnie se trouvait là pour une fraternisation avec la population locale. Nous devions établir des contacts avec les gens et nous étions accueillis dans les maisons. Dans une chambre, je vis, suspendue à un mur, une trompette de cavalerie. Cet instrument de musique, accroché là, à portée de main, évoquait en moi d'agréables souvenirs et me rappelait les jours heureux d'avant la guerre où je faisais partie de la clique - la Fanfare - du Cercle Saint-Nicolas. J'ai demandé l'autorisation de décrocher l'instrument et j'y ai soufflé pour en sortir quelques sons. Il était en état de jouer. Je m'apprêtais à attaquer d'autres mesures, lorsqu'un officier survint: «Voilà ce qu'il nous faut! dit-il. Venez avec moi! Avec la trompette». Je le suivis, interloqué en me demandant ce que cela pouvait bien signifier.

Il ne me laissa pas le temps pour de longues supputations et m'invita à grimper sur la plate-forme d'un camion débâché en stationnement près de la maison. Je me suis hissé à bord. «Eh bien! Jouez quelque chose, me dit-



Timbre représentant un Junker 52.
(Coll. particulière)

il, pour rassembler la population.

- Mais que dois-je jouer?

- Jouez n'importe quoi! Je vous ai entendu avant! Il faut rassembler la population pour une manifestation».

Que pourrais-je bien jouer? J'ai réfléchi quelques secondes, essayant de me souvenir d'une mélodie, d'un rythme. C'est ainsi que j'ai retrouvé l'air du Réveil. Et sans hésiter, je me suis mis à jouer le Réveil, cette sonnerie bien connue qui retentissait, chaque matin à l'aube, dans les casernes françaises: «Soldat, lève-toi! Soldat, lève-toi! Soldat, lève-toi vite!».

Le camion s'arrêta à chaque carrefour. Et à chaque coin de rue, au son du Réveil, les gens sortaient des maisons et venaient voir ce qui se passait. L'officier qui se tenait à côté de moi sur le camion les invitait alors à se retrouver sur la place publique pour une cérémonie. Peut-on s'imaginer une chose pareille! Une sonnerie militaire française, commandée par un officier allemand et soufflée à pleins poumons par un incorporé de force alsacien, retentit en pleine guerre, dans la Pologne meurtrie.

Expédiés au front

Et le temps passa... Vers la mi-juillet, près de neuf mois après mon incorporation, les candidats au stage des sous-officiers, dont je faisais toujours partie, reçurent subitement l'ordre de se présenter, en tenue de campagne, aux instances du bataillon. Là, on nous remit une feuille de route pour rejoindre l'aérodrome de Radom.

Nous nous sommes donc rendus à la gare de Rzeszow et nous avons attendu le train qui devait nous conduire à Radom. Alors j'ai repensé aux trois camarades de mon village rencontrés, il y avait quelques temps à peine, là, sur ce même quai. Ils m'avaient annoncé qu'ils étaient envoyés au front et je me rappelais l'angoisse que j'avais ressentie à cette nouvelle. À présent, je me retrouvais dans la même situation, livré à l'implacable destin.

L'aérodrome de Radom fourmillait de troupiers. Des avions de transport attendaient sur la piste: c'étaient des Junker 52 à trois moteurs. À l'époque, on appelait cet appareil, familièrement, la «vieille tante JU» („die alte Tante JU“). L'embarquement commença



et bientôt la première escadrille décolla. Je faisais partie du lot qui devait s'embarquer dans la deuxième escadrille et j'attendais dans la file avec mes camarades. Nous suivions tous des yeux les appareils qui se dirigeaient d'abord vers le sud. Une lueur d'espoir irradiait un instant nos regards. Mais nous déchantions vite: les avions amorcèrent un virage et s'envolèrent vers l'est. On nous envoyait en Russie. Notre destination s'appelait Orel.

A notre atterrissage, les soldats de la *Luftwaffe* nous dirent: «Qu'est-ce que vous venez faire ici? Nous sommes pratiquement encerclés!». Nous étions bien sûrs édifiés par une réception aussi sympathique.

Nous avons quitté le terrain d'aviation à bord de camions (LKW). Nous étions à peine partis qu'un hurlement de sirènes annonça une alerte aérienne et la piste fut copieusement bombardée. Quant à nous, nous avons été acheminés vers la ville d'Orel où nous avons passé la nuit dans nos véhicules. Le lendemain, alors que le soleil pointait déjà haut dans le ciel et qu'il commençait à

faire chaud, je fis ma première rencontre avec un habitant de la Russie soviétique. C'était un être très petit, mais très agressif, qui avait passé la nuit avec moi, sous la bâche du camion: un pou!

Voisins de front sans le savoir

D'emblée, nous fûmes affectés au 5^e régiment (*Panzergrenadierregiment*), une unité de la 12^e division blindée. De nuit, on nous amena vers l'avant. On s'arrêta dans un chemin creux et on fit passer la consigne: «Silence absolu! Les Russes - der *Ivan* - sont devant nous à cent ou deux cents mètres». C'est ainsi que nous sommes arrivés, en pleine nuit, dans les premières lignes pour assurer la relève des troupes engagées au front.

Lors d'une telle relève, personne ne sait qui remplace qui. Tout se passe très vite et en silence. Deux soldats relevés du front sont sortis d'un trou, puis mon camarade et moi, nous avons pris leur place. Nous étions les derniers à prendre la relève et notre position se situait à l'extrême gauche de la portion de front que notre compagnie devait défendre.



Entre Bjelgorod et Orel, des *Grenadiere* observent l'attaque des positions de l'artillerie russe par des Stukas (*Das illustrierte Blatt* du 14.08.1943).

(Coll. particulière)



Artilleurs allemands (photo extraite de l'*Oberrheinischer Gaukalender*, 1943).
(Coll. particulière)

Pendant cette relève se produisit un fait peu banal et dont je n'ai pas eu connaissance sur le moment. Plus tard, quand j'étais en permission, j'ai rencontré Charles M., un camarade de quartier, incorporé de force comme moi et permissionnaire également. Nous échangeons nos impressions en parlant des péripéties vécues au front.

«Tu te trouvais dans quel secteur? me demanda-t-il.

- Dans le secteur d'Orel.

- Ah bon! J'y étais aussi! Et dans quelle unité?

- 5^e régiment de la 12^e division blindée.

- Quoi? Ce sont eux

qui nous ont remplacés au front dans la nuit du 29 au 30 juillet.

- Je sais puisque j'étais dans les troupes qui assuraient la relève. J'étais le dernier à l'extrême gauche du secteur.

- Eh bien! Figure-toi que moi j'étais dans le dernier trou... à l'extrême gauche du secteur. Donc, tu as pris ma place!».

Il me décrit la position, les alentours, la conduite des opérations, le comportement de la troupe: de nuit nous restions en poste d'écoute dans les premières lignes et, au point du jour, nous devons nous replier dans une petite localité. Tout cela collait absolument. Nous étions donc deux camarades d'un même village, habitant la même rue, à nous planquer, sur l'immense front russe, dans le même trou et sans nous en rendre compte!

En première ligne et baptême du feu

Cette portion de front, heureusement était calme. Il n'y avait pas d'opérations militaires à cette époque. Mais la nuit, on entendit, venant des lignes russes, des musiques militaires et des proclamations peu rassurantes



diffusées par haut-parleurs: «Malheur à vous, soldats de la 12^e division! Division d'assassins et d'incendiaires! Vous avez pu vous échapper à Tula! Vous avez pu vous échapper à Koursk! Mais ici, vous ne vous échapperez pas! Soldats allemands, venez vous constituer prisonniers! Vous serez bien reçus! Tout se passera bien!». Voilà comment l'Armée Rouge nous souhaitait la bienvenue!

Après trois jours commencèrent les mouvements de repli, c'est-à-dire la retraite. Nous nous sommes d'abord établis dans des tranchées. Nous pensions qu'après le décrochage nous avions rompu le contact avec l'ennemi et que nous pouvions commencer nos opérations... d'épouillage. Nous étions assis, nus dans la tranchée, explorant nos habits dans les moindres coutures, à la recherche de poux et de puces. C'était un travail fastidieux et... inutile, car les puces étaient partout dans les tranchées: c'étaient les puces des sables.

Mais nos travaux de fouille furent subitement interrompus car les Russes nous avaient suivis plus vite que prévu et annonçaient leur retour par des tirs aux lance-gre-

nades. L'artillerie allemande répondit et leurs obus tombèrent dans nos propres lignes. C'est ainsi que j'ai vécu mon baptême du feu.

Attaque de blindés

J'avais comme voisin de tranchée un camarade alsacien. Je le connaissais bien: c'était Lucien M., de Kaltenhouse. Il était en faction à une quarantaine de mètres de moi et je l'ai entendu qui m'appelait: «Viens, je n'arrive pas à accrocher mon masque à gaz! Aide-moi!». Le corps plié, j'ai suivi la tranchée et je me suis rendu auprès de lui pour lui rendre ce service. Mais les tirs se rapprochaient et je lui dis: «C'est dangereux chez toi! Je préfère retourner à ma place».

Pendant que je me trouvais sur le chemin du retour, je fus soulevé par un souffle et projeté violemment par terre dans une gerbe de poussière et de fumée de poudre. Je tâtais mes membres: pas de frac-



Des Landser sur le front de l'Est.

(DR)



ture, pas une égratignure! Quand le nuage fut dissipé, je vis devant moi, à l'endroit où j'étais posté précédemment un cratère d'obus. Le camarade, qui m'avait appelé quelques instants plus tôt, m'avait bel et bien sauvé la vie. C'était pour moi une chance inouïe, un secours providentiel comme il y avait trois ans sur l'aéroport de Bricy.

Dans les jours suivants, nous avons pris position dans des trous creusés préalablement pour constituer une ligne de repli. Devant nous s'étendait une vaste cuvette, assez profonde et allongée. En face, vers la gauche, au sommet du versant opposé, on apercevait un village.

J'étais aux aguets dans mon trou, en compagnie de Lucien M., celui-là même qui, récemment, m'avait sauvé la vie. Plus loin, à trente ou quarante mètres à notre gauche, également dans un trou, deux autres Alsaciens, Louis W., de Soufflenheim, et Louis P., originaire de l'Alsace Bossue.

Soudain nous avons entendu, venant du village, des vrombissements et des cliquetis.

L'agitation parcourut nos lignes: «Attention! Des blindés!».

Et les chars se mirent en marche. Débouchant de derrière le village, ils descendaient la pente d'en face, toujours plus nombreux. Les Russes avaient décidé de déclencher une grande offensive avec des chars sur lesquels se cramponnaient des grappes de fantassins. Les blindés s'avançaient vers nous et se rapprochaient dangereusement. Je dis à mon camarade Lucien M.: «Viens! Il faut filer avant qu'ils ne remontent à notre hauteur, sinon, nous sommes perdus!».

Déjà les canons commençaient à cracher le feu et je me disais: «Il est grand temps! C'est maintenant ou jamais!». Deux fois, je voulus m'élancer hors du trou pour déguerpir, mais chaque fois mon camarade me retint: «Reste ici! Nous n'arriverons pas à passer!». A son avis, nous n'avions aucune chance de nous en sortir. La peur le paralysait.

Mais le danger devenait toujours plus pressant. Je bondis hors de mon trou, retrouvant tout à coup les réflexes qu'on nous avait



inculqués pendant les mois d'instruction. Et à quoi s'exerçait-on au champ de manœuvre? Il fallait ramper, courir, s'aplatir, se relever, repartir en courant. Maintenant c'était la mise en pratique pour sauver ma vie. Et je savais courir! Et je savais ramper! D'abord à travers une plantation de pommes de terre. Ensuite, j'ai traversé un champ de seigle, toujours en courant, en m'aplatissant, en rampant. C'était l'application stricte des leçons apprises. Mais les grenades sifflaient et explosaient près de moi. Alors il ne s'agissait plus de s'aplatir et de ramper. Il ne fallait plus penser qu'à courir, uniquement courir et encore courir: une course à mort dont l'enjeu était la survie!

Hors de danger

A ma gauche se trouvait un petit taillis, très touffu où j'ai cherché refuge. Maintenant je pouvais marcher à l'abri des regards et c'est ainsi que je suis arrivé à une voie ferrée que j'ai longée. Après une courte distance, elle s'élevait peu à peu et formait un remblai. Arrivant de la gauche, une autre voie ferrée, également en remblai, rejoignit la première pour aller dans la même direction. Les deux

talus parallèles n'étaient séparés que de quelques mètres et assuraient une parfaite couverture. Bientôt j'entendis de nouveau le bruit des moteurs. Il venait, non de l'arrière, mais de la droite: les Russes avaient donc réussi à percer les lignes allemandes. Je me remis à courir jusqu'à épuisement. Alors je me suis affalé dans l'herbe et, durant un certain temps, je suis resté étendu, immobile, savourant le plaisir d'être encore en vie. Puis j'ai continué mon chemin. Au loin, la bataille faisait encore rage, mais moi j'étais, pour l'instant, hors de danger.

J'ai appris plus tard que mon camarade Lucien M. avait retrouvé à temps assez de courage pour tenter la fuite. Il a survécu à la bataille et il est rentré sain et sauf de la guerre. Et quel a été le sort des deux Louis? Avant cette bataille, Louis W., de Soufflenheim, avait toujours promis et juré que jamais il n'irait en captivité. Au moment de l'attaque, il est resté blotti dans son trou ainsi que son camarade. Les deux furent cueillis par les Russes et envoyés au camp de Tambow. En juillet 1944, Louis W. fit partie des 1.500 prisonniers transférés en Algérie et s'enrôla



dans l'armée française. Après la guerre, il devint militaire de carrière et gagna du galon en Indochine et en Algérie. Quant à Louis P., originaire de l'Alsace Bossue, il est malheureusement mort en captivité: il repose dans une fosse commune à Tambow.

D'heureuses retrouvailles et mauvaise rencontre

Après ma course éperdue, je me suis retrouvé seul, livré à moi-même et je n'étais pas trop rassuré quant à la suite des événements. Mais une rencontre fortuite et providentielle me reconforta. En effet, j'aperçus quelqu'un venant dans ma direction. Quel heureux hasard! C'était Oscar. J'avais fait sa connaissance lors de l'incorporation et nous étions devenus amis. Nous l'appelions familièrement Ossi. «Ce n'est pas possible, Ossi! Comment as-tu fait pour t'en sortir?».

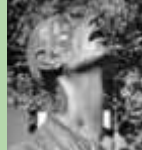
Il me raconta comment il avait pu quitter le champ de bataille. Il était tireur de mitrailleuse et retranché dans son trou en première ligne. Au moment de la percée des Russes, il a voulu se replier et pour pouvoir mieux courir, il a mis sa mitrailleuse sur son

dos. Un soldat russe lui a crié „*Stoi!*“ et lui a tiré dessus. Finalement, il a pu s'esquiver à la faveur d'un nuage de fumée que dégagait un char en feu. Ensuite, comme moi, il a cherché son salut dans la fuite. Il portait encore sa mitrailleuse en bandoulière. Lorsqu'il l'a ôtée, nous avons trouvé une balle fichée dans la boîte de culasse. Ainsi, la mitrailleuse sur son dos lui avait sauvé la vie!

Nous avons continué la route ensemble, cheminant sans trop nous presser, le long des voies ferrées qui menaient à Orel. Mais, aux abords de la ville, nous avons remarqué la présence de la *Feldgendarmarie*: les „*Kettenhunde*“ («chiens à colliers») de la Police militaire, ainsi nommés parce qu'ils portaient en sautoir une chaîne avec une plaque sur laquelle figurait l'inscription „*Feldgendarmarie*“. Ils étaient chargés de traquer les fugitifs et de les renvoyer au front. Ils étaient connus pour leur brutalité et leur justice expéditive à l'égard de tous ceux qu'ils soupçonnaient de lâcheté.

A travers les mailles du filet

Tous les soldats redoutaient ces *Kettenhunde* et nous avons fait demi-tour pour nous éloigner.



gner d'eux au plus vite. C'est alors que nous avons rencontré un camion militaire (LKW) roulant vers la ville. Nous l'avons arrêté pour questionner le chauffeur: «Où est-ce que vous allez?»

- En ville, répondit-il.

- Vous n'arriverez pas à passer. Il y a un barrage de la *Feldgendarmarie*.

- Ach! Ils n'ont qu'à se faire voir! Nous avons un ordre de mission.

- Vous pouvez nous emmener?

- Allez! Grimpez à l'arrière et rabaissez la bâche».

Inutile de nous le dire deux fois! D'un bond nous étions dans le camion qui s'ébranla en direction d'Orel. Comme prévu, il fut stoppé au barrage. Les gendarmes réclamèrent les papiers militaires et l'ordre de mission. Nous attendions à l'arrière, angoissés, le cœur battant, cachés sous la bâche rabattue. Pourvu qu'ils ne se mettent pas à fouiner! On serait dans de beaux draps! Enfin l'ordre arriva: «Circulez!». Nous avons franchi le barrage, nous avons encore eu de la chance! Mais qui nous a envoyé ce chauffeur au grand cœur?

Dans les rues d'Orel

Nous voici donc à Orel! Et que faire maintenant? Où pourrions-nous nous planquer? Nous longions les bords de l'Oka, la rivière qui arrose la ville. Deux ponts enjambaient le cours d'eau; d'abord un pont provisoire en bois et, plus loin, un ouvrage en dur. A plusieurs reprises, nous avons franchi la rivière en empruntant l'un des ponts et ensuite nous la retraversions plus loin en utilisant l'autre. En effet, les deux rives fourmillaient de militaires qui s'activaient. Partout c'était l'agitation et l'affolement, car on savait l'Armée soviétique aux portes de la ville.

Alors nous avons cherché refuge dans les faubourgs. Dans une cour, nous avons trouvé un vieillard qui, en nous voyant, semblait craindre le pire. Nous lui avons fait signe de se calmer et nous lui avons parlé pour tenter de le rassurer: «*Keine Angst! Krieg nix gut! Nix Germanski!* N'aie pas peur! La guerre ne vaut rien! Nous ne sommes pas des Allemands, ni des Nazis. Nous sommes des Français, camarades des Russes. Hitler, comme ça...». Et par mimiques et gestes, nous lui faisons comprendre que Hitler



devrait être pendu. Le vieux qui possédait quelques rudiments de la langue allemande devint communicatif et confiant. Il cria quelques mots en russe à l'intérieur de la maison et, déjà, nous étions entourés de femmes, d'enfants et de quelques vieillards. Ils s'entretenaient entre eux en russe. Une femme partit et revint avec du pain et du lait. Quelle agréable surprise pour nous! Nous leur avons témoigné fort poliment notre reconnaissance tout en avalant repas et breuvage que nous trouvions exquis.

Le vieux nous invita à rester chez eux. Il nous le fit comprendre en allemand: «Les Russes seront là demain et je parlerai en votre faveur. Rien ne vous arrivera».

Mon camarade et moi échangeons des regards interrogateurs. Que faire? Ce que nous pouvions espérer de mieux en restant avec eux, c'était la captivité. Or, de cette captivité nous n'en voulions pas. Et avant l'arrivée de l'Armée Rouge, il fallait encore compter avec le passage des Allemands qui battaient en retraite. Bien des imprévus pourraient encore nous arriver. Mais nous n'avions pas

besoin de réfléchir longtemps, nous n'avions même pas le temps de répondre, de les remercier ou de nous excuser, car des obus éclatèrent dans le voisinage et l'attroupement se dispersa, nous laissant seuls dans la cour.

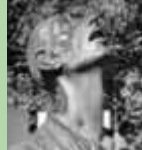
Blessures de guerre

L'alerte passée, je dis alors à mon ami: «Ossi, il nous faut retourner vers l'avant. Si jamais on nous trouve ici, tu sais ce qui nous attend! La cour martiale pour désertion et lâcheté face à l'ennemi! Ce sera la peine de mort.

- Moi, je ne retourne plus à l'avant, quoi qu'il advienne!» me répondit-il, catégorique.

Tout en discutant, nous nous sommes éloignés de la ville et nous avons commencé à tourner en rond à travers la campagne. Nous nous sommes approchés d'une maison en ruines, complètement isolée. C'est là que nous nous sommes réfugiés. Et les spéculations reprurent:

«Que faire? Nous ne voulons pas aller en captivité. Se rendre aux Russes, c'est le saut dans l'inconnu. C'est peut-être se jeter dans la gueule du loup? Le comportement des Russes est imprévisible. Ils ont droit de vie et de mort sur leurs prisonniers».



Qui pourrait bien nous conseiller? Finalement, mon ami Ossi déclara: «Il ne nous reste qu'une chose à faire pour nous en sortir: tu me tires dans le bras et moi je t'envoie un pruneau dans le pied. Aussi simple que ça!

- Mais c'est de l'automutilation! S'ils flairent le coup, c'est le peloton d'exécution!

- Cela m'est égal, répliqua-t-il, je ne monterai plus aux avant-postes! Vas-y, épaule et tire!».

J'ai d'abord tiré en l'air. J'ai dressé l'oreille et j'ai observé les alentours pour m'assurer qu'il n'y avait pas de témoins pour surveiller nos faits et gestes. Rien de suspect! Je n'étais toujours pas décidé: «Je tire ou je ne tire pas sur lui?».

Mais mon ami insista: «Qu'est-ce que tu attends? Pour qui devrions-nous combattre? *Führer, Volk und Vaterland*? Pour le *Führer*? Que le diable l'emporte! Pour le peuple allemand? Nous n'en faisons pas partie! Pour la patrie? Ce n'est pas la nôtre!».

Il recula de quelques pas et leva son bras droit. J'ai épaulé, visé et tiré. Ossi laissa

retomber son bras et s'effondra sur les genoux. Il avait les larmes aux yeux et se plaignait d'une violente douleur. Ma balle avait perforé son avant-bras: vite la trousse de secours pour le pansement d'urgence!

A mon tour maintenant. C'est alors que nous avons constaté une faille dans notre plan; il y avait comme un défaut. Mon ami, dans l'état où il était, ne pouvait pas se servir d'un fusil: il était donc incapable de me loger une balle dans le pied! Je me creusais la tête: «Que faire? Mon ami est blessé et peut gagner l'arrière. Dois-je le quitter et retourner seul au front?». Il me supplia: «Ne me laisse pas seul!

- Mais que pourrais-je faire?

- Il faut que tu t'en flanques une toi-même. Allez! Tire-toi dans le pied!».

J'ai attaché un paquet de compresses sur ma botte pour empêcher la poudre de pénétrer dans la plaie. Puis j'ai pris mon fusil, j'ai visé les compresses et j'ai tiré. J'ai senti aussitôt une vive douleur: la besogne était accomplie. J'ai ôté la botte et j'ai pansé la blessure. Et maintenant? A qui s'adresser? On va nous



poser des questions: «D'où venez-vous? Où et comment avez-vous été blessés?».

Ossi a déclaré: «Nous dirons que nous revenons du front et qu'un camion militaire nous a ramené». Nous avons repris le chemin de la ville et voilà deux guerriers, blessés et dérouteés, clopinant bras dessus, bras dessous dans les rues d'Orel.

Vers le soleil couchant

Et de nouveau un mystère! Qui donc a dirigé nos pas dans cette rue où nous sommes tombés sur un motard de notre unité? Nous ignorions qui il était, mais nous avons reconnu sur son side-car l'écusson de notre bataillon. Nous lui avons demandé ce qu'il «fabriquait dans le coin». Mais il n'a pas répondu et,

enchaînant aussitôt, il a demandé: «Vous êtes blessés? Venez, je vous conduis au poste des premiers soins!».

Nous avons l'impression que pour ce motard, si prévenant, si empressé, nous sommes arrivés au bon moment. Il avait trouvé, grâce à nous, une occasion favorable pour s'éloigner de la ville d'Orel. Il faut dire aussi que cela nous arrangeait beaucoup.

Sans hésitation, nous avons pris place sur son engin, Ossi sur le siège arrière et moi dans le side-car. Nous avons quitté Orel où déjà la *Kommandatur* était en flammes. Bientôt nous roulions en rase campagne, face au soleil couchant qui teintait l'horizon de reflets rougeâtres. J'avais des larmes aux yeux, larmes de souffrance, mais aussi larmes de joie: le soleil se lève à l'est et se couche à l'ouest. Nous roulions vers le soleil couchant, donc vers l'ouest, vers ma patrie, vers chez nous. Mais nous n'étions pas encore au bout de nos peines et hors de danger.

Le motard nous a déposé au poste des premiers secours, comme venant du front. On



Side-car allemand (Musée de l'Abri, Hatten).

(Photo N. Mengus)



m'a enlevé le pansement et un médecin militaire m'a interrogé d'un ton sec: « Qui vous a posé ce pansement? ».

A cette question, le sang s'est glacé dans mes veines et je devais faire une drôle de figure, pensant: « Voilà, on m'a chopé! On a découvert l'automutilation! ». J'ai eu pourtant le réflexe de répondre du tac au tac: „*Der Sani!*“ (« L'infirmier! »).

Avait-t-on remarqué quelque chose? Je ne saurais le dire. En tout cas on ne m'a pas posé d'autres questions. On a refait mon pansement, épinglé sur la poche de ma vareuse un certificat médical attestant ma blessure et, en compagnie d'autres blessés, j'ai été conduit par ambulance à un hôpital de campagne. C'est là que j'ai été séparé de mon ami Ossi que je n'ai plus revu avant la fin de la guerre.

Pour moi, le voyage continua, toujours vers l'ouest, jusqu'en Allemagne. D'un hôpital militaire, j'ai envoyé une lettre à mes parents. Elle est arrivée chez nous en même temps qu'un communiqué de la compagnie annonçant ma disparition. La première bataille

était gagnée. Après un séjour de deux mois à l'hôpital militaire de Nördlingen en Bavière, j'ai obtenu un congé de convalescence en octobre 1943, près d'un an après mon incorporation.

J'ai retrouvé mon village et les miens avec des serremments de cœur et beaucoup d'émotion.

En garnison à Stettin

La permission s'est écoulée très vite et il a fallu repartir vers l'inconnu. J'ai dû rejoindre la Poméranie pour me présenter à Stettin. Je me retrouvais dans la *Genesungskompanie* (la compagnie des convalescents) et ma vie de garnison a été assez agréable. Avec le temps on devient astucieux et débrouillard. J'avais l'expérience du front et je portais, épinglé à mon uniforme, l'insigne des blessés de guerre, ce qui me conférait une certaine considération et inspirait le respect.

Le service n'était pas trop dur: en tant que convalescent, je devais me ménager. En outre, j'avais sans cesse présente à l'esprit la consigne des vieux briscards: la première qualité du soldat est de ne pas se faire remar-



Attelages sur le front de l'Est (photo extraite de l'*Oberrheinischer Gaukalender*, 1943). (Coll. particulière)

quer et son premier devoir est de tirer au flanc. Et cette consigne, je savais l'appliquer!

A mon arrivée à la compagnie des convalescents, un camarade me dit: «Demain matin, à la fin du rapport, on dira: «Soldats détachés en mission spéciale, sortez des rangs!». Alors tu te placeras à côté de moi. Et quand on dira: «Soldats détachés en mission spéciale, rompez!», alors nous disparaîtrons. L'essentiel, c'est de ne pas se faire attraper!».

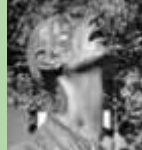
Cela fonctionnait bien un certain temps, mais comme dit le proverbe: «Tant va la cru-

che à l'eau qu'à la fin elle se casse». Et, un beau matin, on nous a demandé après le rapport: «Où êtes-vous affectés?». J'ai entendu la réponse de mon voisin et j'ai répété la même chose. «Bon! A partir d'aujourd'hui, vous êtes affectés au mess des officiers! Présentez-vous à la cuisine!».

Ce n'était pas une affectation désagréable. Notre «mission» consistait à éplucher des pommes de terre, faire la plonge et ranger la vaisselle. Il y avait aussi les surplus des repas que nous «rangions» à notre façon. Peu de temps après, on m'a fait entrer dans la *Stammkompanie* (la compagnie des commandements et services qui constitue l'ossature du bataillon) et la situation s'est encore améliorée.

Garçon d'écurie

J'ai d'abord été muté à Demmin, une ville située à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Stettin et affecté comme palefrenier à un peloton détaché où l'on enseignait l'équitation pour la formation des cavaliers et des conducteurs d'attelages. Je ne savais pas trop comment m'expliquer cette affectation,



vu que, de toute ma vie, je n'avais jamais approché des chevaux. C'est donc avec une certaine appréhension que j'ai entamé mon service en tant que garçon d'écurie. Mais j'avais tort de m'inquiéter, tout se passa très bien et, au bout d'un certain temps, l'occupation commençait même à me plaire.

Le réveil était à sept heures, un réveil sans brusquerie. Puis, à tour de rôle, on allait chercher le café: la corvée de jus. A huit heures commençait le service, le travail à l'écurie. Il fallait, tous les jours, donner le fourrage aux chevaux, les panser, les harnacher, sortir le fumier et arranger les litières. Puis c'était le repos jusqu'au retour des exercices d'équitation et de conduite d'attelages. Il fallait être là pour desseller les chevaux, les dessangler, redonner du fourrage et les étriller à nouveau. L'après-midi, c'était pareil. Nous étions près de quinze hommes pour ce service d'écurie et chacun devait s'occuper de quatre bêtes. Le service s'achevait le soir à cinq heures. Nous devons assumer également la garde de nuit dans l'écurie et chaque palefrenier, à tour de rôle, dormait alors dans la paille. Bref, c'était plutôt du bon temps.

Préposé au courrier

Fin février, je suis revenu à Stettin dans la *Stammkompanie*, et je suis devenu le préposé au courrier pour le bataillon. Le matin à huit heures, je devais me présenter au secrétariat du bataillon, récupérer tout le courrier remis par les compagnies et le transporter par sac postal à la poste centrale de Stettin. Là, je devais prendre en charge le courrier destiné au bataillon, le rapporter au secrétariat et le trier par compagnies. Ce travail accompli, j'étais exempté de service jusqu'à quatre heures de l'après midi. Alors le même travail recommençait. Pour mes allées et venues quotidiennes en ville, je pouvais utiliser le tramway.

Cette fonction me permettait aussi de profiter de certaines situations, notamment lors des repas. Au réfectoire, si on voulait profiter de la «mangeaille» qui restait après la première distribution, il fallait ingurgiter son repas à toute vitesse, pour être parmi les premiers au «rab». Alors, comme la *Stammkompanie* avait sa distribution de nourriture une demi-heure avant les compagnies de marche (*Marschkompanie*) et comme j'exer-

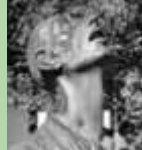


çais mon service dans toutes les compagnies, je pouvais parfois me faire servir deux repas. Après une première distribution à la *Stammkompanie*, je prenais sous ma capote ma gamelle et mon couvert et je me rendais au réfectoire des compagnies de marche où je me mettais tranquillement dans la file d'attente: ma présence était familière à tous. Mais je ne réussissais pas toujours ce tour de passe-passe.

Attaques aériennes sur Stettin

Mais pendant que j'étais en garnison à Stettin, j'ai connu également des heures plus anxieuses. C'est ainsi que j'ai vécu deux bombardements de la ville. Le premier a eu lieu de nuit, au courant du mois de janvier. Il a touché le centre ville jusqu'à la gare. Notre caserne se situait hors de cette zone et pourtant quelques bombes sont tombées à proximité, sans causer toutefois de trop grands dégâts. Cependant les déflagrations ont soufflé les vitres de la caserne, ce qui nous a obligé, quelques nuits durant, à dormir tout habillés dans les courants d'air.

Le deuxième s'est produit en plein jour, en avril. C'était une belle journée printanière, chaude et ensoleillée, comme quatre ans auparavant à Orléans. Nous nous trouvions sur le terrain d'exercices qui se situait sur une petite hauteur dominant la ville. Les sirènes ont annoncé l'alerte aérienne et on nous a aussitôt ordonné: «Tout le monde à couvert! Personne ne bouge!». Déjà les premiers bombardiers arrivaient, échelonnés en formation d'attaque. Nous pouvions les observer à l'oeil nu. Le premier avion de la première escadre lâcha une bombe fumigène pour cibler l'objectif et aussitôt une grêle de projectiles s'est abattu sur la ville. Nous pouvions suivre des yeux toute l'attaque. Les escadres arrivaient en vagues successives et déversaient leurs charges. Les bombes explosives faisaient jaillir des gerbes lumineuses comme des feux d'artifice; les bombes incendiaires transformaient la ville en brasier. L'attaque se concentra surtout sur le centre-ville et sur les faubourgs épargnés lors du premier bombardement. Lorsque les avions sont repartis, un énorme nuage de fumée flottait au-dessus des ruines.



En Lettonie

Début mai 1944, j'ai été déclaré KV (*Kriegsverfügbar*, disponible pour la guerre) et j'ai dû réintégrer une compagnie de marche.

Pendant mon séjour à Stettin, un camarade alsacien m'avait montré un livret intitulé „*Wie werde ich krank*“, véritable traité d'automutilation. Imprimé par les Américains, il indiquait tout ce qu'il fallait faire pour attraper telle ou telle maladie ou pour simuler telle autre. Après plusieurs essais infructueux - jaunisse, genou enflé, poussées subites de fièvre - j'avais finalement opté pour la recette suivante: prendre une petite boulette de coton d'ouate imbibé d'acide acétique, l'appliquer contre la cheville et la maintenir plusieurs jours par un pansement. Je m'étais fait envoyer, de la maison, un flacon d'acide acétique, mais je n'ai pas eu le temps de commencer le «traitement» car déjà un convoi, prêt à partir pour la Russie, nous attendait à Hammerstein. Mais la chance me souriait: mon bataillon avait été relevé du front et se trouvait au repos en Lettonie. J'ai retrouvé mon ancienne compagnie qui comptait tou-

jours un nombre assez important d'Alsaciens.

C'est donc en Lettonie que j'ai mis la recette en application pour essayer d'éviter l'envoi au front. D'après les indications du livre, on devait obtenir une plaie purulente. Et de fait, quand j'ai enlevé mon pansement, deux jours après, mon pied avait pris des teintes violacées et présentait une plaie ouverte. Pour éviter une guérison trop rapide, j'ai placé des pièces de monnaie en cuivre sous le pansement. En vain ! Car, en fin de compte, le résultat ne fut guère concluant. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'était l'exemption de service pendant tout mon séjour en Lettonie et, quand il a fallu repartir pour le front, j'étais de nouveau KV, c'est-à-dire apte pour le front.

Le Débarquement des Alliés

Mais en attendant, le temps avait passé. Entre temps, les Alliés avaient débarqué en Normandie. Pour nous les Alsaciens, l'annonce de ce débarquement était une bonne nouvelle. Bien sûr, nous ne pouvions, ni extérioriser notre joie, ni exprimer notre



Soldats allemands et mitrailleuse (Musée de l'Abri, Hatten).

(Photo Nicolas Mengus)

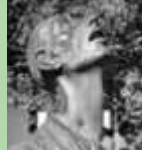
satisfaction. Un officier a voulu se faire une idée sur mes opinions et m'a mis à l'épreuve, à l'improviste :

« Vous avez entendu ? Les Américains sont en Normandie. Qu'est-ce que vous en pensez ? ». J'ai fait comme si tout cela ne me concernait pas et j'ai aussitôt répondu : « Ils étaient aussi à Dieppe et ont tenu neuf heures. Combien de temps tiendront-ils cette fois ? Voilà la question. Et puis jusqu'en Alsace la route est encore longue.

- Bien répondu ! » me dit-il, en me tapant sur l'épaule (En effet, en août 1942, une tentative de débarquement avait échoué à Dieppe : des troupes britanniques et canadiennes furent rejetées à la mer avec de lourdes pertes).

Cet officier a-t-il été convaincu de ma « sincérité » ? Il avait compris en tout cas qu'il ne tirerait rien de moi et ne m'en parla plus.

Ce débarquement nous ouvrait d'heureuses perspectives. Comme nous étions au repos et que le *Reich* manquait de troupes à l'ouest, nous avions le secret espoir d'être envoyés en France. Des unités étaient effectivement



transférées à l'ouest. Mais lors des rassemblements pour les départs, c'était chaque fois le même commandement: «Alsaciens! Sortez des rangs!». Alors que nous, nous étions déjà, en rêve, prisonniers de guerre chez les Américains!

Encerclés au sud-ouest de Minsk

C'est finalement au mois de juillet que je me suis retrouvé dans la zone des combats. Nous devions être dirigés sur Minsk. Mais, à la suite d'une nouvelle offensive soviétique, nous avons été encerclés. L'angoisse revint, ainsi que la peur obsédante de la captivité. Je suppliais le ciel: «Pourvu que je ne sois pas blessé maintenant!».

Un jour, nous devions donner l'assaut à une position russe. J'étais tireur en second de la mitrailleuse („Zweiter Maschinengewehrschütze“). Mon rôle consistait essentiellement à porter des caisses de munitions et, si le premier tireur devait se trouver hors de combat, c'était à moi de le remplacer au poste.

Le premier tireur était un Alsacien originaire du Haut-Rhin; il s'appelait Martin. Pendant

que nous marchions vers les lignes russes, il me dit: «Ecoute! Je ne fais plus avec... J'en ai assez!»

- Tu veux désertir? As-tu pensé aux risques?
- Cela m'est égal! Je ne marche plus!».

Et dès que les premiers coups de feu ont été échangés, soudain, je ne l'ai plus vu et j'étais là avec mes caisses de munitions, mais sans mitrailleuse. J'ai saisi l'occasion pour aller vers l'arrière. J'ai parcouru le champ de bataille dans tous les sens, criant après le „M. G. Schütze Martin“, mais il ne s'est plus montré. Je ne l'ai jamais revu et je n'ai plus entendu parler de lui.

Comme je traversais un champ de seigle, toujours avec mes caisses de munitions et, en apparence du moins, à la recherche de mon tireur de mitrailleuse, une grenade a explosé tout près de moi. Mon casque d'acier s'est envolé et, terrassé par le choc, je me suis retrouvé étalé par terre dans une fumée de poudre. Tout d'abord, je ne comprenais pas ce qui venait de m'arriver. Je me tâtais à la recherche d'une éventuelle blessure et j'ai pu constater, une fois encore, que la chance était



avec moi : cette grenade ne m'était sans doute pas destinée. Je suis resté allongé un bon moment, comme si j'étais mort. Puis, j'ai couru en zigzaguant à travers le champ de seigle et je me suis mis à couvert dans un enfoncement de terrain. Finalement, la position russe a été enlevée, mais avant la tombée de la nuit, nous avons reçu l'ordre de décrocher et de nous rassembler au point de départ. Alors pourquoi cette attaque ?

Un incident malheureux

Nous sommes repartis dans une autre direction, mais c'était pour tomber sur des unités russes qui nous ont pris sous le feu de leurs mitrailleuses et de leurs lance-grenades ! Alors, pour ne pas faire mentir le vieil adage « l'attaque est la meilleure défense », nous avons dû amorcer une contre-offensive. C'est à ce moment que s'est produit un incident déplorable. Le sous-officier a commandé : « En avant ! Le flanc gauche, avancez ! ». Un camarade alsacien est resté étendu par terre, sans broncher. « J'ai dit : avancez ! » a hurlé le sergent. « Je n'en peux plus ! » a répondu l'Alsacien. Le sous-officier l'injurait, le bourrait de coups de pied, le giflait. Or, il s'est

avéré que le soldat était vraiment incapable de continuer : il avait une balle logée dans la poitrine !

Cet acte de folie furieuse, dont nous n'avons eu connaissance que plus tard, a failli déclencher parmi les Alsaciens-Lorrains de la compagnie une mutinerie dont nous n'aurions d'ailleurs tiré aucun avantage. Mais chacun d'entre nous - et nous étions encore assez nombreux dans la compagnie - fit le serment de tirer vengeance de cet acte odieux.

L'incident est arrivé aux oreilles du commandant de compagnie qui, aussitôt et publiquement, a désapprouvé son subordonné. Il a promis que son comportement serait sanctionné. Nous n'avons jamais connu la sanction que le sergent a encourue. En tout cas, il a été muté, car le commandant de compagnie savait très bien qu'à la première occasion une balle l'aurait atteint, pas nécessairement une balle « ennemie » et sûrement pas une balle « amie ».

La contre-attaque a échoué et, après avoir subi des pertes sérieuses, nous avons dû nous



replier en désordre. Les compagnies se réduisaient à vue d'œil et c'est ainsi que nous avons été fusionnés en de nouvelles formations avec d'autres unités débandées.

En patrouille

Après notre décrochage, nous avons établi notre cantonnement dans un grand complexe agricole et nous avons perdu le contact avec l'ennemi. Mais, à la suite des nombreux accrochages et combats d'arrière-garde, les liaisons-radio entre le régiment et le bataillon ou bien entre le bataillon et les compagnies étaient souvent rompues. Ainsi, des informations essentielles pour le déroulement des opérations nous faisaient défaut. C'est pour cela qu'on a décidé l'envoi d'une patrouille de reconnaissance. Cette patrouille a été recrutée dans notre compagnie et j'ai été désigné pour en faire partie: elle comprenait un sous-officier et neuf hommes de troupe. Notre mission était de traverser une forêt, y déceler éventuellement une présence ennemie, avancer jusqu'à un village, voir s'il était occupé, sinon le traverser pour atteindre une rivière, constater si un pont l'enjambait, si oui vérifier sa résistance, sinon relever la pro-

fondeur de l'eau et reconnaître si des véhicules pouvaient le franchir.

Nous sommes donc partis. Nous avons d'abord coupé à travers une prairie large d'une bonne centaine de mètres. Puis, nous avons longé une forêt, marchant à la file indienne, à intervalles réguliers, le fusil à la hanche. Nous avons eu la chance de tomber rapidement sur un chemin forestier qui pénétrait sous le couvert des arbres. C'était une forêt de pins, pas très touffue, mais les couronnes des arbres, largement étalées, formaient une voûte si dense qu'aucun rayon de lumière ne la traversait. Pas un bruit. Nous avançons dans la pénombre, attentifs, prudents et pleins d'inquiétude. Une mitrailleuse russe pouvait être dissimulée derrière un buisson. Un pistolet mitrailleur pouvait à tout moment être braqué sur nous. Nous risquions également de tomber dans une embuscade et d'être attaqués de tous les côtés.

Cette marche à travers la forêt semblait interminable. Et toujours ce silence lugubre autour de nous. Nous cheminions déjà plus



La progression du front autour de Minsk entre le 22 juin et le 28 juin 1944. (Carte de Matthieu Hilbert)

d'une heure, lorsqu'enfin nous avons aperçu une faible lueur devant nous. Nous étions arrivés à la sortie de la forêt, toujours en proie à l'angoisse. A la lisière, nous avons fait une courte halte et nous pouvions voir le village au-delà des champs de seigle. Il se situait dans un creux et on n'y décelait aucune activité. Le sergent nous ordonna: «Attention! On assure de chaque côté!».

Et nous nous sommes approchés de la localité avec les précautions d'usage. Elle avait l'apparence d'une ville fantôme: pas d'abolement de chien, pas de chant de coq, aucun bruit, pas une âme qui vive.

Mais voici une découverte surprenante et insolite: deux chevaux sellés et bridés attendaient là, attachés à une palissade. Nous nous regardions interloqués: «Que font-ils ici? A qui appartiennent-ils?». Flairant un piège, le sous-officier nous dit: «Soyez prêts à me couvrir!». Puis il est allé détacher les chevaux et les a ramenés auprès de nous. Deux sacoches étaient fixées aux selles et

dans chacune nous avons trouvé, à notre grand étonnement, un chargeur pour mitraillette à tambour. Les deux étaient pleins de cartouches. Les soldats de l'Armée Rouge ou les Partisans étaient donc dans les parages. Mais notre mission n'était pas encore achevée pour autant. Que faire? C'est le sous-officier qui trancha: «Allez! On se retire».

Pour revenir à notre cantonnement, nous devions à nouveau traverser la forêt. Toutefois, nous n'avions plus besoin de faire tout le trajet à pied. A tour de rôle, nous pouvions chevaucher les montures récupérées. Moi-même j'ai préféré renoncer à cette commodité: j'avais l'impression, qu'assis sur un cheval, je devenais une cible trop voyante. Je me disais: «Si les Russes nous tombent dessus, je me retrouverai le premier dans leur ligne de mire».

Cependant le retour s'est fait sans incidents. Nous n'étions pas allés au bout de notre mission. Mais nous étions tous rentrés sains et saufs et c'était là l'essentiel. Quant au rapport présenté par le sous-officier... nous avons préféré l'ignorer.



Dans le secteur de Baranovitsch

Nous avons à peine retrouvé notre cantonnement que, déjà, il fallait repartir. Avec des camions LKW et d'autres véhicules, on a foncé à fond de train en direction de Stolpce pour défendre cette ville. Mais nous sommes arrivés trop tard: les Russes avaient déjà investi les faubourgs.

A Stolpce se trouvait un centre d'approvisionnement. Là, nous avons encore pu récupérer une part importante de denrées et de boissons: du pain de munitions, des saucissons secs, des boîtes de conserve, de la confiture, du schnaps, de la vodka. Mais le dépôt n'a pas été vidé complètement. Pris sous le feu de l'ennemi, nous avons dû nous retirer en toute hâte, abandonnant le reste entre les mains des Russes.

C'est alors que j'ai connu les conditions éprouvantes d'une troupe encerclée. Il fallait constamment se déplacer, déclencher une attaque dans un secteur, se replier, monter à l'assaut d'une autre position pour abuser l'adversaire. Les fantassins étaient continuellement sur la brèche; c'est à nous qu'on

demandait les efforts les plus violents. Pendant le jour, nous étions engagés dans les combats, pendant la nuit nous marchions sur des dizaines de kilomètres, avec tout le barda: le fusil, le casque d'acier, les cartouchières, la gamelle et le couvert, le bidon, la musette - qui n'était pas tellement lourde -, le masque à gaz, la toile de tente, les grenades, la baïonnette, la pelle-bêche, les caisses de munitions, un bazooka tant qu'il en restait ou une mitrailleuse sur le dos.

Nous marchions sans répit, sans dormir, jusqu'à épuisement pour harceler les Russes ou pour échapper à leur pression. Cela se passait dans la région de Baranovitsch-Stolpce, au sud-ouest de Minsk. Et comment disait donc notre commandant de compagnie au temps de l'instruction ? «Je veux que vous sachiez vous défendre quand on vous enverra au front!». Il avait raison! L'entraînement forcé, l'exigence de l'effort sans limite, la mise en condition intransigeante n'étaient assurément pas inutiles. Maintenant il s'agissait de tenir le coup.

Des attaques simultanées et sur les mêmes positions ont été déclenchées de l'intérieur



Statue de *Landser* par B. Hartmann-Wiedenbrück (photo extraite du catalogue de l'exposition *Grosse deutsche Kunstausstellung 1941* de Munich. (Coll. particulière)



Une Kübelwagen allemande sur le front de l'Est.

(DR)

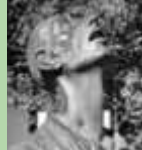
dernière chance!». On a fait passer la consigne suivante: «Videz les camions! On n'embarque que les armes et les munitions! On n'emporte que ce qu'on peut mettre dans la musette. Liquidez le reste! Rien ne doit tomber aux mains des Russes!». C'est ainsi qu'ont été détruites, en grande partie, les provisions que nous avons récupérées dans le dépôt de Stolpce au péril de notre vie. Quant à nous, les camions nous ont ramené dans nos lignes sans incidents sérieux.

Dans les marais du Pripet

Nous roulions de nuit pour nous établir dans de nouvelles positions de repli et, sur notre trajet, nous traversions les marais du Pripet.

comme de l'extérieur de l'encerclement et elles ont réussi enfin à percer les lignes russes. Alors on nous a déclaré: «Messieurs, on joue le tout pour le tout! Le blocus est rompu! C'est le moment ou jamais! Il faut sortir! C'est notre

J'ai compris alors pourquoi nous n'avions pas emporté tout notre approvisionnement: nos camions devaient être délestés et allégés au maximum. Et, pourtant, notre camion s'est embourbé. On nous a ordonné de descendre et de pousser. J'ai pris place à la roue arrière, côté droit et, pendant que nous nous acharnions à déplacer le véhicule, il m'est venu une idée: «Voilà une bonne occasion pour risquer un coup!». En pensée, j'élaborais déjà toutes sortes de projets: «Si la roue me passait sur le pied, je me tirerais avec un orteil écrasé, sans plus. Mais ça me permettrait de rester quelques semaines à l'arrière ou même de finir la guerre dans le train ou dans l'intendance. Pourquoi pas une planque dans les cuisines roulantes? Mais comment va-t-on interpréter mon geste? Provocation d'un accident? Automutilation? Et si je trébuchais simplement... et si ma main passait sous la roue? Un doigt écrasé ferait aussi l'affaire. L'homme marchant derrière moi pourrait confirmer: il a trébuché et il est tombé vers l'avant». Je réfléchissais et je supputais mes chances de réussite. «Faut-il le faire? Faut-il renoncer?». J'étais fortement décidé à le faire, quand le véhicule s'arrêta. Perdu dans



mes sombres pensées, je n'avais pas remarqué que nous étions sortis de la zone marécageuse. Déjà nous remontions dans nos camions: l'occasion était passée.

Deux avions russes au bon moment

Les positions de repli que nous devions occuper n'étaient pas achevées. C'est pourquoi nous les avons abandonnées rapidement. C'était partout la retraite ou bien, comme on disait avec hypocrisie, la rectification du front. Pendant le décrochage, notre compagnie constituait l'arrière-garde: elle devait maintenir le contact avec l'ennemi, le retarder si possible.

A un moment donné, je me suis retrouvé isolé dans la campagne, à l'écart des autres, seul avec un camarade. Dans la retraite, nous précédions d'assez loin notre compagnie, car nous n'avions aucune envie de traîner dès qu'il s'agissait de marcher vers l'arrière. C'est alors que nous avons fait une rencontre que nous n'avons pas spécialement appréciée. En effet, nous sommes tombés sur un *Major* (un commandant) qui sillonnait les parages avec sa voiture.

Dès qu'il nous a vu, il nous a hélé: «Hé! Vous deux! Vous appartenez à quelle unité?». Nous lui avons indiqué notre bataillon et la compagnie. Il s'est mit à hurler: «Qu'est-ce que vous faites là? Votre compagnie est là-devant! Elle assure l'arrière-garde! Si vous ne rejoignez pas immédiatement votre unité, je vous traînerai devant une cour martiale pour abandon de poste et lâcheté face à l'ennemi!». Et puis est venue la question fatidique, tant redoutée: «Quel est votre nom?». Maintenant la menace se précisait: elle était sans équivoque et fit naître en nous un sentiment de profond malaise. Mon camarade me dit à mi-voix: «Ecoute, s'il nous cherche des histoires, je le descends! Je te garantis que je vais le buter!».

Il était fortement décidé à le faire. Mais il n'y eut pas d'histoires, du moins pas de la part de notre commandant, car, à ce moment précis, deux avions russes ont surgis à l'horizon et ont filé droit sur nous en volant en rase-mottes. Le *Herr Major* a ordonné à son chauffeur de se mettre à couvert et nous avons profité de l'aubaine pour nous esquiver au plus vite.



Ces deux chasseurs-bombardiers sont vraiment arrivés au moment propice. Ils nous ont tirés d'affaire dans cette situation délicate. Ils étaient notre chance, peut-être aussi celle du commandant... et de son chauffeur. Mais nous avons jugé prudent d'éviter de tels incidents et nous avons attendu le repli de notre compagnie pour réintégrer nos rangs.

Aux avant-postes

Et la retraite continuait et les combats d'arrière-garde aussi. Pour freiner l'avancée des Russes, nous nous sommes établis dans une nouvelle position défensive: une ligne de trous individuels. Je me retrouvais, une fois de plus, à l'extrémité de l'aile gauche de notre compagnie, blotti dans un trou préparé à l'avance. Mon poste se trouvait, dans un petit jardin entouré d'une palissade, entre une route - chez nous on dirait un bon chemin - et la maison d'habitation d'une ferme. Derrière moi, je voyais l'entrée d'une cour et, plus loin à l'arrière, un champ de seigle. J'avais également remarqué, dans mon dos, un étroit passage entre la maison et la grange. Il faut dire que lorsque j'étais en poste quelque part, en première ligne, j'avais com-

me premier souci de regarder derrière moi: il fallait toujours et avant tout assurer ses arrières.

J'ai passé la nuit à ce poste d'observation. Tapi dans mon trou, je devais être vigilant et attentif au moindre bruit qui venait d'en face. Mes camarades, qui n'étaient pas de faction, étaient au repos dans la maison. C'était une nuit obscure, mais calme. Depuis notre installation dans cette nouvelle position, nous n'avions pas encore eu de contact avec l'ennemi.

Tout à coup, j'ai perçu un cliquetis d'armes, des chuchotements et quelques mots en russe. J'ai aussitôt couru dans la maison pour donner discrètement l'alerte: „*Achtung! Der Ivan ist da!*“ («Attention! Les Russes sont là!»). Puis, je suis retourné à mon poste, dressant l'oreille, essayant de scruter les ténèbres. J'ai posé une grenade à portée de main et je suis resté aux aguets. Mais de toute la nuit, je n'ai plus entendu le moindre bruit. C'était certainement une patrouille de reconnaissance qui était passée à proximité. Le lendemain matin, un camarade alsacien m'a



remplacé au poste d'observation. Mais, au moment de la relève, l'artillerie allemande a réglé ses tirs et des obus allemands sont à nouveau tombés dans nos lignes. Un officier a crié: «Planquez-vous tous! Ceux qui n'ont pas de trous, creusez et restez planqués!». Comme mon camarade occupait «mon» trou individuel, j'en ai vite creusé un autre, en retrait dans la cour, près de la maison, pour être à couvert en cas d'une nouvelle canonnade et je suis resté «planqué».

Mais voilà qu'au bout d'un certain temps je vois, à travers la clôture, une silhouette qui se rapprochait en marchant à vive allure sur la route. De mon trou, je ne pouvais pas distinguer la personne. J'ai pensé: «Mon camarade, à l'affût dans le jardin, verra bien qui c'est!». Mais lui ne réagissait pas et la silhouette est entrée dans la cour. C'était un officier russe ou un commissaire politique: il portait une étoile rouge sur sa casquette à visière. J'ai saisi mon fusil et j'ai crié: „*Stoi!*“. Il était aussi surpris que moi et porta instinctivement sa main vers sa sacoche à pistolet. J'ai été plus rapide que lui et j'avais déjà braqué mon fusil dans sa direction. Mais mon

arme était en position de sûreté! Pendant que je manœuvrais le cran de sécurité, le Russe, qui était à n'en pas douter un vieux renard, a fait un bond de côté et il est sorti de la cour en détalant à toutes jambes. J'ai lâché un coup à l'aveuglette, sans viser, tandis que le Russe fuyait le long de la route, aussi vite qu'il pouvait. J'ai voulu réarmer, mais mon fusil s'est enrayé: heureusement que le Russe n'était plus là!

C'est alors que mon camarade, en avant-poste dans le jardin, m'a appelé: «Qu'est-ce qui se passe?

- Là devant! Tu le vois courir!

- Oui! Mais d'où est-ce qu'il sort, celui-là, me demanda-t-il?

- Il était là, dans la cour! Tu ne l'as pas vu arriver?

- Non, répondit-il, je m'étais assoupi».

C'est ainsi que notre Russe a eu de la chance et nous aussi peut-être. C'était là, mon contact le plus rapproché avec les combattants russes et cela n'allait pas rester sans conséquences. En effet, l'officier qui venait de déguerpir ne manquerait pas de faire son



Le pistolet-mitrailleur MP 40, très apprécié, possède une cadence de tir de 500 coups/mn. La capacité de son chargeur est de 32 cartouches. (Dessin N. Mengus)

rapport et l'Armée Rouge n'allait pas tarder à se manifester.

Quelques heures plus tard, j'ai relevé mon camarade au poste de guet dans le jardin et j'ai repris place dans « mon » trou individuel, en première ligne. Devant moi s'allongeait une prairie. Plus loin, à droite, le terrain devenait broussailleux : il longeait la ligne de front, la HKL (*Hauptkampflinie*). Les broussailles et les buissons couvraient aussi le sol au-delà de la route. Mais nous n'avions pas de contact avec ce secteur. Y avait-on établi également une ligne de défense? Était-ce un champ de mines? Personne ne s'y aventurait, personne ne s'y montrait. Nous n'avions aucune information sur ce qui s'y passait.

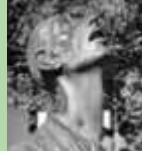
Par contre des informations sont venues d'ailleurs, et notamment de l'arrière, de la maison. En effet, on a distribué le courrier et j'ai reçu une lettre de ma mère. Elle me demandait si j'allais bien. Mes pensées me ramenèrent chez moi, chez ma mère, chez mon père, auprès de ceux que j'aimais et qui

étaient si loin de moi. Le mal du pays s'empara de moi et je ne pus m'empêcher de pleurer. Que devais-je répondre à ma mère? Que tout allait bien, alors que je me trouvais peut-être à portée de fusil des soldats russes?

Attaque surprise

Mais je n'eus guère le temps de répondre. Soudain, je vis devant moi, légèrement à droite, une mitrailleuse légère qui émergeait d'un buisson. Pas de doute, c'était bien une mitrailleuse russe: je voyais nettement le tambour-chargeur. Le tireur me tenait-il déjà dans sa ligne de mire? J'ai lâché un coup dans sa direction. La mitrailleuse a disparu dans les buissons pour réapparaître aussitôt. J'ai tiré à nouveau et voilà que, sur toute la ligne du front, la fusillade se met à crépiter. C'est ainsi que mon coup de feu en direction de la mitrailleuse russe a été le point de départ d'une véritable bataille!

J'entendais derrière moi, dans la cour, les rafales d'un pistolet-mitrailleur. Me retournant, j'ai vu notre sous-officier sortir de la cour en zigzaguant, tandis que le sable giclait



derrière lui à chaque salve. Le sous-officier bondissait vers le fossé qui longeait la route et s'est abrité derrière le talus. Pas de doute, les Russes avaient contourné notre position et se trouvaient déjà dans nos lignes: c'était une attaque surprise.

Sans me poser de questions, je suis sorti de mon trou, je me suis élancé comme pour un cent mètres et, à mon tour, je me suis aplati dans le fossé à côté du sous-officier. «Ach! me dit-il, ça ne va plus! J'ai une balle dans la cuisse». J'ai pensé que c'était là une bonne occasion pour me retirer de la zone dangereuse et j'ai dit au sous-officier: «Viens, je te ramène à l'arrière!

- Non! Laisse-moi! Va plutôt me chercher un infirmier!».

Et je suis parti à la recherche d'un infirmier. Je l'ai cherché vers l'arrière, toujours plus vers l'arrière, à travers le champ de seigle. Mais je n'ai pas trouvé d'infirmier, alors j'ai cherché mon salut dans la fuite, filant à toute allure le long du fossé qui bordait la route. Quand j'ai été assez loin de la zone des combats, j'ai traversé la route pour lorgner de l'autre côté.

Mais je n'y voyais personne, je n'y entendais rien, c'était le vide total.

Une nouvelle fois je me retrouvais seul, loin de mon unité. Assis au bord de la route, je me creusais la tête: «Comment tout cela va-t-il finir?». Je pensais à mon ami Ossi: «Où peut-il bien se trouver, celui-là? Si seulement il était avec moi, maintenant!». Je pensais également à la lettre que je venais de recevoir de ma mère. Elle m'écrivait: «Mon fils, comment vas-tu? Pense qu'on se reverra bientôt à la maison en bonne santé!».

Le mal du pays me reprenait et, de nouveau, je fondis en larmes en pensant à mon village et à tous les miens. Je suppliais Dieu et la Vierge de me ramener sain et sauf à la maison. J'envisageais également la captivité, mais je ne pouvais m'y résigner: «Ah, non! Surtout pas! Donc il faut trouver une autre solution!». Le souvenir de mon ami O. hantait mon esprit et, peu à peu, une idée commençait à germer, puis la solution se précisait. Je priais le ciel de me donner la force de... tenter encore une fois quelque chose et de réussir.



Nouvelle blessure

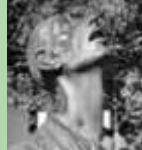
Je m'assurais d'abord que la voie était libre et que je ne courais aucun risque. J'ai pris ensuite un morceau de pain de ma musette et je l'ai glissé sous la manche de ma veste. Je me suis assis par terre - tenant le fusil entre mes jambes -, j'ai tendu mon bras gauche au-dessus de la bouche du canon tandis que ma main droite cherchait la détente et j'ai appuyé. Une détonation assourdissante, mais aucune douleur! Pas de saignement! L'étoffe de la manche n'était même pas endommagée. Que s'était-il passé?

En tout cas, ce coup manqué était un mauvais présage. Était-ce un signe du destin m'avertissant qu'il ne fallait plus rien « tenter »? Mais j'en avais assez de cette guerre, le mal du pays me tourmentait, c'est pourquoi j'ai décidé de réitérer mon geste. De nouveau, j'ai scruté les environs. Quelqu'un aurait-il remarqué ma présence? Apparemment non! J'ai attendu un moment, puis je me suis remis en position pour une seconde tentative. Le coup est parti et je ressentis aussitôt une vive douleur. Le sang coulait de la manche: la balle avait perforé l'avant-bras. De la poche de mon panta-

lon, j'ai sorti une ficelle que j'avais préparée d'avance - un bon soldat doit toujours avoir une ficelle à portée de la main - et je l'ai nouée autour du membre blessé. J'ai serré le garrot pendant un court moment et l'hémorragie s'est arrêtée. Voilà comment j'ai attrapé ma seconde blessure de guerre.

Je me suis relevé prudemment, en m'assurant qu'il n'y avait pas de présence suspecte dans les alentours. Personne en vue! Où était passée la compagnie de réserve? Pas de chars non plus pour venir en renfort! Pas de canons en batterie! On avait l'impression que la retraite tournait à la débandade. A cette époque, les artilleurs devaient déjà se renseigner auprès des instances du bataillon pour connaître le nombre de tirs autorisés, car les munitions se faisaient de plus en plus rares. Dans ces conditions, comment arrêter le déferlement massif de l'Armée Rouge?

J'ai suivi la route en marchant d'un pas rapide tout en m'interrogeant sur ce qui pourrait m'arriver maintenant. Il faut dire que je n'étais pas rassuré sur mon avenir immédiat. Mais la chance, encore une fois, est venue à



mon secours. Je suis tombé sur une unité d'artillerie motorisée qui effectuait un changement de position en déménageant vers l'arrière. Les artilleurs virent que j'étais blessé et m'installèrent sur un véhicule de traction. Mais la peur lancinante ne me quittait pas et les battements de mon cœur s'accéléraient à mesure qu'on se rapprochait du poste des premiers secours. Les médecins militaires et les infirmiers vont-ils remarquer quelque chose ?

Aide-toi et le ciel t'aidera !

Mais j'avais tort de m'inquiéter. Tout s'est très bien passé. On ne m'a posé aucune question, on m'a fait un pansement, on m'a épinglé un certificat attestant ma blessure et le tour était joué. C'était le 12 juillet 1944 et, le 14 juillet, je suis entré à l'hôpital militaire de Königsberg. La deuxième bataille était gagnée.

Cinq jours plus tard, j'ai été transféré en Bavière et admis à l'hôpital *Antonaniumstift* à Bamberg. Dans le hall d'entrée de l'établissement se trouvait un kiosque à journaux avec un étalage de cartes postales. L'une d'entre

elles a attiré mon attention. Cette carte postale portait une inscription en grandes lettres gothiques „*Hilf dir selbst, dann hilft dir Gott!*“ («Aide-toi et le Ciel t'aidera!»). Je me suis procuré cette carte et je l'ai envoyée à la maison sous enveloppe bien sûr. Sur le revers, j'ai écrit quelques mots à mes parents pour leur apprendre que j'avais survécu à une bataille et que je me trouvais à l'hôpital militaire, suite à une blessure. Mon père a su lire entre les lignes et il a compris tout de suite ce qui s'était passé.

Plus de permissions pour l'Alsace

En octobre 1944, on m'a accordé une permission de convalescence. Elle devait être ma dernière... du moins pour l'Alsace et, comme la première, elle a passé tellement vite. Une nouvelle fois, j'ai dû quitter Schirrhein pour rejoindre la garnison de Stettin. Ma permission devait expirer le 24 octobre. Mais, comme ma fiancée avait son anniversaire le 25, j'ai décidé, sans ignorer les risques auxquels je m'exposais, de fêter, coûte que coûte, cet anniversaire avec elle et je ne suis parti que le 26.



Le voyage jusqu'à Stettin s'est passé sans encombre: pas de contrôle, pas d'attaques aériennes et c'est ainsi que je me suis présenté au bataillon, le 27 octobre, avec un retard de trois jours. Mais ce retard est passé inaperçu: au bureau de semaine de la compagnie, le sous-officier de semaine, auquel j'avais remis ma permission, l'a examinée et a lu à haute voix: «Permission jusqu'au 27... C'est bon!». Et il me réintégra dans les effectifs. Il est vrai que le chiffre 4 était tracé en forme de croix et pouvait être facilement pris pour un 7.

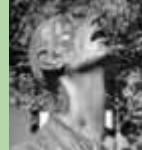
C'était ma chance. Si j'avais débarqué la veille ou le lendemain, on m'aurait fait des histoires. Je risquais la prison ou une autre sanction, alors que j'avais la ferme intention de demander une nouvelle permission, si jamais on me déclarait apte à la guerre (KV, *Kriegsverfügbar*) et si je devais à nouveau réintégrer la *Marschkompanie*. Et il en advint ainsi: d'abord la compagnie des convalescents, puis KV et, naturellement, la compagnie de marche. Mais quand j'ai sollicité ma permission, on m'a répondu: «Plus de permissions pour l'Alsace!» („*Urlaubssperre für's Elsass!*“). «Les Américains sont déjà là-bas!». C'était assuré-

ment une bonne nouvelle, puisque l'Alsace était libérée et que la guerre tirait à sa fin - du moins le croyait-on! Mais maintenant les liaisons postales étaient rompues: il fallait se résigner à ne plus recevoir de courrier. C'étaient là des réalités moins réjouissantes qui éveillaient en moi de nouvelles inquiétudes, d'autres angoisses: je me sentais vraiment coupé de ma famille et de mon village.

Je devrai donc repartir au front sans revoir les miens. Mais ma bonne étoile brillait encore au firmament. Comme je ne pouvais plus me rendre en Alsace, on m'a envoyé passer mon «congé» sur les bords de la Mer Baltique, à Horst Seebad, dans des baraquements. Cette permission, curieusement, n'a pas été portée sur mon *Soldbuch*, ce qui me permettait d'en solliciter une autre. Et elle m'a été accordée. C'est ainsi que j'ai pu passer d'agréables journées dans le château de Kummerow avec d'autres camarades, concernés eux aussi par la suppression des permissions... à domicile.

Au château de Kummerow

Le château de Kummerow était situé entre Rostock et Strahlsund. La propriétaire, une



baronne (*Frau Baronin*), était responsable de la discipline et de notre subsistance durant notre séjour. La discipline, on y était habitué, quant au ravitaillement, personne ne se souciait de sa provenance. Était-il fourni par la bataillon ou par une administration civile? En tous cas, nous avons mené la belle vie dans cette noble demeure. Libres de toute contrainte militaire, nous passions notre temps à lire, à participer à des jeux, à écouter des disques ou la radio. Nous avions aussi la possibilité de nous rendre au cinéma à Strahlsund.

Le couvre-feu n'existait pas. On exigeait seulement le silence à partir de vingt-deux heures, pour ne pas déranger ceux qui voulaient dormir. C'est alors que nous écoutions, en sourdine et sans être dérangés, la radio «anglaise»: «Boum, boum, boum, bouououm! Ici Londres! La voix de la libre Allemagne!».

Et nous apprenions des nouvelles radicalement différentes des communiqués de la *Wehrmacht*. C'est ainsi que j'ai appris la libération de Haguenau par les Américains.

Nous avons passé Noël et le Nouvel An dans ce château. Ces fêtes de fin d'année ont cons-

titué les plus belles journées de toute ma vie militaire. A Noël, on nous a servi une oie rôtie et, pour la Saint-Sylvestre, Madame la Baronne avait invité des jeunes filles du voisinage pour fêter avec nous le Nouvel An 1945. Avec mon ami G., de Strasbourg, j'ai organisé une «soirée de variétés». Après les chants de notre répertoire, repris en chœur par tous les permissionnaires, j'ai présenté quelques tours de magie et des tours de cartes, mon ami G., dûment initié, faisant office de médium. J'avais même emprunté un costume à Madame la Baronne pour interpréter la danseuse «Lajana». Le succès était assuré. Nous avons dansé, nous avons ri. Les violences de la guerre, les soucis et même le mal du pays semblaient oubliés.

Mais, après ces fêtes de fin d'année, nous devions également oublier la vie de château pour retrouver l'ordinaire et le quotidien de la caserne.

Promotion et stage de formation

Une autre surprise m'attendait au retour dans ma compagnie. Au rapport du matin, lors de la communication de l'ordre du jour,



on a demandé des volontaires, soit pour un stage de sous-officier d'une durée de huit semaines, soit pour une initiation au parachutisme d'une durée de six mois. Six mois, ce ne serait pas mal pour attendre la fin de la guerre. Mais je me méfiais: «Six mois, c'est drôlement long pour un stage! C'est peut-être un piège? Sont-ils à la recherche d'hommes fanatisés pour la formation de commandos-suicides?».

J'ai donc préféré choisir le peloton des sous-officiers. C'était la première et la seule fois que je me suis porté volontaire pour quelque chose pendant toute la guerre. J'ai pensé: «Plutôt trimer dans le tohu-bohu d'une cour de caserne et crapahuter sur un terrain d'exercice que cavalier par monts et par vaux en se faisant pourchasser par les Soviétiques dans l'odeur de la fumée de poudre!».

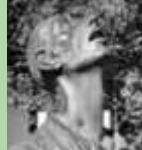
Quand je me suis présenté à l'inscription pour le stage, l'adjudant - qu'on appelait familièrement la «mère» de la compagnie - m'a demandé: «Depuis quand êtes-vous à l'Armée?»

- Depuis octobre 1942, mon adjudant.
- Pourquoi n'avez-vous pas encore été nommé caporal?
- Je ne peux pas me nommer moi-même, mon adjudant».

Le sourire de l'adjudant m'a incité à continuer: «J'étais sans cesse en mouvement: période d'instruction, expédié au front, blessure, hôpital militaire, compagnie des convalescents, KV, compagnie de marche, de nouveau le front, deuxième blessure, hôpital militaire et ainsi de suite.

- Je comprends, me dit-il avec malice, on n'a pas eu le temps de vous nommer caporal. Cela ne vous fait rien?
- Si, mon adjudant. Cela me fait deux marks de moins à ma solde».

Nouveau sourire malicieux de la part de l'adjudant qui a repris: «Eh bien! Allez au secrétariat et remettez votre *Soldbuch* (livret de paye). Puis filez au magasin d'habillement et procurez-vous des galons de caporal. Vous êtes promu au grade de caporal à compter de ce jour».



Je pensais alors au fond de moi-même: «Ce n'est certainement pas ma bravoure au front qui m'a valu cette promotion! Peut-être alors mon comportement derrière le front?».

Offensive en Poméranie orientale

Le stage de formation pour sous-officiers suivait son cours et, après trois semaines - c'était fin janvier 1945 -, il y a eu alerte et branle-bas de combat. On nous a alors informés: «Les Russes ont attaqué en Poméranie orientale et l'offensive se développe en force. Dès que vous aurez reçu vos armes, vous vous présenterez en tenue de campagne. Nous montons au front. Rassemblement dans une heure!».

Peut-être avait-t-on organisé ce stage de formation uniquement pour avoir des troupes de réserve disponibles et pour pouvoir les jeter dans la bataille au moment voulu?

C'était une journée glaciale de la fin du mois de janvier. Il avait beaucoup neigé les jours précédents. Vers seize heures, nous avons grimpé dans les LKW et nous sommes partis alors que la nuit commençait à tomber. Nous grelottions de froid sur nos camions décou-

verts et nous ignorions complètement la destination du voyage. On savait seulement qu'on roulait vers l'est, vers le front. Pendant le parcours, mon courage et mon moral étaient à zéro. Je me disais: «Il faut que je me sorte de là! Il faut absolument tenter quelque chose pour éviter la montée au front!». J'ai fait appel à mon imagination et les élucubrations ont repris de plus belle! L'idée m'est alors venue de poser mon pied sur la ridelle du camion, en plein courant d'air et je songeais: «Un orteil gelé pourrait être mon salut!».

Le trajet s'est poursuivi jusqu'à une heure du matin et, à la descente des camions, nous avons établi nos quartiers dans des maisons abandonnées. La population terrorisée par l'avance des Russes avait déjà quitté les lieux. Pour dégeler nos membres transis, nous avons allumé du feu dans les maisons. Je ressentis immédiatement des douleurs dans mon pied ankylosé, comme si mille aiguilles me picotaient et, quand l'engourdissement avait disparu, les engelures me brûlaient atrocement. Je me suis dit: «J'ai le pied gelé! Voilà, l'affaire est réglée! J'ai réussi mon coup!».



Le redouté char russe T 34 (Musée de l'Abri, Hatten).

Photo N. Mengus

Mais le lendemain matin, lorsqu'on ordonna le départ, j'avais réalisé que mon pied n'avait pas eu « son compte ». La preuve ! Je pouvais très bien „*marschieren*“ ! J'ai pensé qu'il valait mieux oublier l'affaire et ne rien signaler : je risquais d'être pris pour un simulateur. Et ce n'était pas le moment de tenter le diable !

A la première halte, on a procédé à la répartition des unités. Je faisais partie d'un « groupement ». Plus de bataillon, plus de compagnie ! Simplement une directive pour l'ordre de bataille : « Voici le front ! Vous êtes le groupement Müller ! Vous avez à défendre ce secteur ! ».

Qui était ce Müller ? Je ne l'ai jamais su.

Peu de temps après, les Russes ont attaqué et, comme toujours, avec des blindés et une nombreuse infanterie. De notre côté, pas de chars, pas d'artillerie, pas de soutien logistique. Il aurait été suicidaire de vouloir défendre ce secteur uniquement avec des fusils et des mitrailleuses, alors qu'en face arrivaient des blindés toujours plus nombreux. Le résultat ne s'est pas fait attendre : tout le monde a décampé ; c'était le sauve-qui-peut !



J'étais en compagnie d'un Alsacien, Xavier T., de Molsheim, un excellent camarade et un compagnon fidèle. Nous avons reflué et, après une certaine distance, on nous a repris en mains ; on nous a réorganisés pour le combat et regroupés en ordre de bataille.

Attaque et retraite près de Schneidemühl!

Et nous sommes remontés au front. Dans la nuit froide et sous la neige, nous avons traversé en hâte une forêt pour reprendre contact avec l'ennemi. Nous devions attaquer et enlever un village, puis avancer jusqu'à une rivière, vérifier la solidité du pont, nous installer sur l'autre rive pour établir une tête de pont. D'après les informations qu'on nous avait communiquées, la localité à investir était occupée par une cinquantaine de Russes avec deux ou trois chars. Notre effectif correspondait à celui d'un bataillon. Partis de la lisière de la forêt, nous avons progressé en tirailleurs à travers les champs enneigés.

D'après les instructions, nous devions faire halte aux abords du village, nous mettre en position et attendre jusqu'à nouvel ordre. Il

faisait encore nuit et je me trouvais à nouveau - c'est le hasard qui le voulait - à l'aile gauche de notre unité, armé cette fois d'un fusil et d'un bazooka. J'étais en poste à un bon emplacement, entre deux talus parallèles, distants de quelques mètres et s'avancant jusqu'au village. Le couloir était fermé à son extrémité par un remblai perpendiculaire aux deux talus, ce qui me donnait une bonne couverture. Ces remblais recouvraient sans doute des silos à pommes de terre ou à betteraves.

Au point du jour, j'ai entendu un bruit de moteur et un grincement de chenilles. Un char est apparu, a traversé les jardins et s'est avancé en pleins champs. Il s'est immobilisé à une cinquantaine de mètres devant moi. J'ai pointé mon bazooka dans sa direction, prêt à lancer ma roquette. C'était une belle cible, bien dans ma ligne de mire. Mais je n'avais aucune envie de lâcher le coup. D'abord, si je manquais le char, il m'enverrait aussitôt un pruneau dans la figure! Puis, ce n'était pas ma guerre! Mon coup de feu pourrait encore déclencher un accrochage, une bataille, comme au 12 juillet, au sud-



ouest de Minsk! Et, après tout, il n'y avait pas eu de nouvelle consigne! On nous a dit d'attendre, alors attendons! D'ailleurs chacun restait tranquille à son poste.

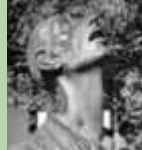
Mais, bien vite, le char a rétrogradé vers les jardins et s'est remis à couvert. Il avait sans doute remarqué des points foncés dans la neige. En effet, nous n'avions pas de tenues de camouflage. En tout cas, il a signalé notre présence car, immédiatement, nous avons été pris sous des tirs d'artillerie, de mortiers et de mitrailleuses. C'était un feu roulant, très nourri. Notre attaque avait échoué avant d'avoir commencé.

Les obus éclataient de tous côtés, les balles sifflaient sans discontinuer. Moi-même, je n'étais pas au centre de l'action. Je me trouvais à l'écart, isolé à l'extrême limite du champ de bataille. Mais j'avais rapidement perçu la gravité de la situation. Pris sous un tel feu de barrage, il n'y avait de salut que dans le repli et bien que, d'une certaine façon, j'étais à l'abri derrière mes remblais, j'ai filé vers l'arrière, jusqu'à notre base de départ, c'est-à-dire jusqu'à la forêt.

A la lisière des bois, j'ai vu trois têtes émergeant d'un cratère d'obus. « Ces trois là, ai-je pensé, ce n'est pas l'ardeur de se battre qui les dévore! ». C'est pourquoi je suis allé leur tenir compagnie. C'étaient deux soldats et un sous-officier, tous trois venus de la police pour grossir les rangs de la *Wehrmacht*. Il faut dire qu'à cette époque, on envoyait tout le monde au front: les policiers, l'Armée de l'air, les classes âgées mobilisées au *Volksturm*, les Jeunesses hitlériennes (*Hitlerjugend*). Tous ces gens débarquaient aux avant-postes après une courte formation. Le sous-officier, qui n'avait aucune expérience du front, m'a demandé: « Que devrions-nous faire maintenant, en principe? ». J'avais ma réponse toute prête:

« Maintenant, en principe, nous devrions aller vers l'avant et retrouver notre compagnie.
- *Mensch!* Mais ce n'est pas possible! me dit-il, là-devant c'est l'enfer!
- Oui, ça on peut le dire! ».

Je pensais: « Toi, mon ami, tu commences à me plaire! Avec toi, pas de risques inutiles! Je crois que nous sommes du même bord et qu'on pourrait s'entendre! ».



Mais, il avait bien raison. C'était vraiment l'enfer là-devant! Et bientôt a commencé la retraite. Moi-même, j'avais pris l'initiative de l'anticiper et il y a belle lurette que j'avais exécuté mon retrait stratégique.

A présent, on ramenait des morts et des blessés. Couchés sur des toiles de tente, ils étaient traînés vers l'arrière sur les champs couverts de neige. Toute résistance cessa et notre groupe, le sergent, les deux « policiers » et moi-même, nous précédaient les débris de la colonne qui refluaient à travers la forêt. C'est ainsi que nous avons atteint une localité où les troupes débandées devaient se regrouper. Les unités dispersées ont été reconstituées et j'ai eu le bonheur de retrouver mon ami Xavier sorti comme moi indemne de l'accrochage.

C'était fin janvier, près de Schneidemühle, en Poméranie orientale.

Du chaos à l'hôpital militaire

Au rassemblement, on nous a communiqué: «Ceux qui sont blessés ou malades, ceux qui souffrent d'autres infirmités ou traumatis-

mes, ceux qui ont besoin de voir un médecin, doivent se faire connaître». Mon camarade Xavier souffrait d'une hernie à l'aine, il pouvait donc se porter consultant. Et moi? Je lui avais auparavant confié que j'avais des difficultés avec mon bras blessé. Effectivement, depuis un certain temps, j'avais remarqué, dans mon avant-bras, comme une articulation que je ne contrôlais pas. Je ne savais pas trop ce que c'était, mais le problème était lié, sans aucun doute, à la fracture de mon avant-bras, par suite de la perforation par balle lors de ma blessure au sud-ouest de Minsk, en juillet



L'hiver sur le front de l'Est (photo extraite de l'*Oberrheinischer Gaukalender*, 1943). (Coll. particulière)



1944. Peut-être les séquelles d'une opération pas trop réussie? L'os remis en place s'était-il à nouveau déplacé? Mon camarade me dit: «Viens avec moi, puisque tu as quelque chose au bras!

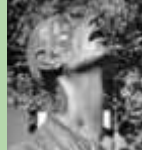
- Bien sûr, j'ai quelque chose au bras! Mais je ne sais pas ce que c'est! Et si c'était sans importance? Je passerais pour un tire-au-flanc! Et tu sais ce qu'on fait des tire-au-flanc?». Mais Xavier insistait: «Viens avec moi! Allez, on y va ensemble!». Et je me disais: «Et pourquoi pas? Je vais leur raconter qu'une grenade a explosé tout près de moi et que, projeté à terre par le souffle, je suis retombé sur mon bras déjà mis à mal par une première blessure et depuis j'ai mal, très mal. Les degrés de la douleur, ils ne peuvent quand même pas les mesurer!». Nous nous sommes donc présentés au médecin-major, Xavier en premier: «Qu'est-ce que vous avez?

- Une hernie à l'aine», répondit Xavier. Le médecin militaire l'examina: «C'est bon! Hôpital de campagne! Le suivant!».

Xavier était parvenu à ses fins. A mon tour maintenant. Le médecin m'a lancé: «Et

vous? Qu'est-ce qui ne va pas?». Je lui ai débité un exposé des faits, tel que je l'avais échafaudé dans mon esprit. Il a pris mon avant-bras et s'est mis à le palper. Je faisais semblant d'avoir mal. Il a bien constaté un «vacillement» dans mon avant-bras et a déclaré aux infirmiers présents: «C'est bon! Posez-lui une attelle! Hôpital de campagne!». J'osais à peine croire mes oreilles! Mais si! On m'a posé une éclisse et on m'a remis un certificat attestant ma blessure. J'ai jeté, à la dérobée, un coup d'oeil vers Xavier: je pense qu'on pouvait lire dans nos regards tout le bonheur du monde.

Comme nous étions capables de marcher, nous devons continuer notre route... à pied et rejoindre la ville de Deutschkrone par nos propres moyens. Nous avons donc cheminé vers l'arrière et, bientôt, nous avons été happés par un véritable chaos. Partout régnait la panique, la «pagaille», l'incohérence de la débandade. On voyait partout des populations civiles sur les routes de l'exode avec des attelages de chevaux, des groupes de militaires provenant d'unités disloquées, des véhicules automobiles de tout acabit se frayant un passage dans la cohue ou abandonnés sur



les bas-côtés par manque de carburant. Tous fuyaient pêle-mêle à l'approche des Russes. Personne ne savait où aller. La ligne du front n'existait plus, les avant-gardes de l'Armée Rouge auraient pu surgir n'importe quand et n'importe où.

A notre arrivée à Deutschkrone, nous avons vu la ville encombrée de blessés. L'état-major sanitaire nous a conseillé d'aller plus loin, jusqu'à Bad-Polzin. Mais là, nous avons trouvé une situation identique à celle de Deutschkrone: tout était saturé. On nous a envoyé à la gare: «Le départ d'un train sanitaire est prévu pour quatre heures, cet après-midi! Tâchez de l'attraper!». Nous avons réussi à le prendre. C'était notre jour de chance. On a même eu droit à des places assises! On n'en demandait pas tant!

Tous les voyageurs de ce train sanitaire avaient le même souhait: «Pourvu que nous roulions longtemps et loin, loin vers l'ouest, loin des Russes qui sans cesse nous talonnent». Au cours du trajet, j'ai été séparé de mon ami Xavier que je n'ai plus revu jusqu'à présent. Pour moi, le terminus était l'hôpital

militaire de Wittekindshof, près de Minden sur la Weser.

Dès mon admission, je devais me présenter au médecin-chef pour une consultation médicale. Lorsqu'il m'a demandé ce dont je souffrais, je lui ai répété ce que j'avais déjà raconté au médecin militaire après les combats de Schneidemühle. Lui aussi me prit l'avant-bras et, de nouveau, j'ai simulé un mouvement convulsif comme si j'endurais les pires souffrances. Sur ce, il ordonna: «Allez, mettez-lui un plâtre!». J'étais soulagé et je me disais: «Grand Dieu! Main-



Dans un hôpital militaire (Photo extraite de l'*Oberrheinischer Gaukalender*, 1943).
(Coll. particulière)



tenant, je suis sauvé! La guerre se terminera sans moi. Ils ne me reverront plus au front!».

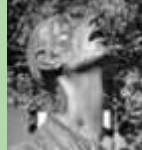
Deux jours plus tard, il est repassé dans la salle commune et s'est informé de l'état de santé de chacun. Arrivé à ma hauteur, il m'a interrogé: «Et vous? C'était quoi de nouveau?». Une nouvelle fois, je lui ai répété les propos de l'avant-veille. Il s'en souvenait: «Mais oui! Mais oui! Il faut radiographier ça! Tout à l'heure vous irez à la salle de radio».

«Et voilà, ai-je pensé, jusqu'à présent j'ai toujours réussi à me tirer d'affaire et maintenant, si près du but, faut-il que je me fasse encore «coincer»?». J'ai passé deux longues journées dans l'anxiété et deux nuits sans sommeil. C'étaient toujours les mêmes questions angoissantes: «Si on ne trouve rien sur les radios, on me soupçonnera de vouloir me dérober au service, on me prendra pour un simulateur, on m'accusera de lâcheté devant l'ennemi, ce qui signifie la cour martiale...». Bref, je me voyais devant le peloton d'exécution.

Dernières alertes

Après deux jours, le médecin-chef est repassé avec les radios. Il les a sorties de l'enveloppe, les a levées à hauteur de la fenêtre et les a observées à contre-jour. Puis il a commencé son explication: «Eh bien!» („*Naja!*“). En entendant ce „*Naja!*“, j'ai retenu mon souffle. Et il a poursuivi: «Voyez-vous là? C'est la fracture! Mais on ne voit pas grand chose à cause du plâtre. Il se peut que...». Moi, je ne voyais rien du tout et ses explications, je les comprenais à peine. Mais quelle délivrance! Je ne pouvais que bredouiller des «Oui, oui», simulant une saine curiosité et une sincère conviction.

A la mi-mars, alors que Schirrhein et Schirrhoffen pavoisaient aux couleurs de la seconde libération, on m'a enlevé le plâtre. J'ai voulu remuer le bras, mais je n'ai constaté aucune amélioration. Quand le médecin-chef a procédé à sa visite médicale quotidienne, je lui ai fait remarquer que mon avant-bras «vacillait» toujours. «Nous devons refaire une radio!» m'a-t-il déclaré. Et, quand il est revenu avec la radio, il a formulé le diagnostic suivant: «Une mauvaise consolida-



tion, suite à la réduction de la fracture, a provoqué une articulation accidentelle. C'est une pseudarthrose. Il faut refaire l'opération». Inutile de vous dire que je savourais cette «excellente» nouvelle. D'ici ma guérison, la guerre serait sûrement terminée.

Mais, en attendant, la guerre continuait et, quelques jours plus tard, j'ai connu encore une fois une chaude alerte. La ville de Minden a été déclarée «place forte» et une commission s'est présentée à l'hôpital militaire pour réquisitionner des hommes aptes à en assurer la défense. «Mon Dieu! ai-je pensé. Maintenant il faut que je lutte encore contre les Américains! Si seulement j'avais encore mon plâtre!». Un conseil de révision expéditif s'est donc réuni à l'hôpital. Quand ça a été mon tour de comparaître, le médecin-chef m'est venu en aide: «Cet homme est en instance d'opération!». Son intervention fut sans appel: j'ai été déclaré inapte et j'ai pu rester à l'hôpital militaire. Ainsi, ce brave médecin-chef fut mon ultime sauveur, mon dernier ange gardien dans cette guerre abjecte.

Et le temps a passé. Le front s'est rapproché et, le 4 avril, les Américains ont pris possession de l'hôpital sans incident. Les médecins et le personnel soignant sont demeurés en place de même que l'administration interne. Tout fonctionnait comme avant. C'est finalement, le 19 avril que j'ai été opéré de cette pseudarthrose: des excroissances dermiques s'étaient développées entre les deux fragments de l'os perforé et c'est ce qui avait provoqué le «vacillement» de l'avant-bras.

Le 30 avril un flash spécial (*Sondermeldung*) est passé à la radio: «Dans sa lutte contre le Bolchevisme et aux avant-postes à Berlin, le *Führer* est mort au champ d'honneur, pour l'Allemagne et le peuple allemand». J'ai enregistré cette nouvelle avec une joie intense. Les Allemands manifestèrent également leur soulagement, car eux aussi en avaient plein le nez depuis bien longtemps. Et puis vint le 8 mai. La guerre était finie! Quelle chance! J'avais survécu! Un bonheur inimaginable!

En captivité

Après ma convalescence, j'ai quitté l'hôpital militaire vers la mi-août pour aller en capti-



tivité chez les Britanniques. J'ai été conduit au camp d'Eselsheide qui se situait entre Detmold et Gütersloh. La hiérarchie militaire allemande y était maintenue et s'occupait de la gestion interne. Les prisonniers de guerre étaient répartis en compagnies; chacune d'elles était aux ordres d'un capitaine qui veillait à la répartition des corvées et au respect de la discipline. Le secrétariat de chaque compagnie était, bien sûr, aux mains des Allemands et l'administration générale du camp était confiée à un commandant (*Herr Major*), décoré de la Croix de Fer. (*Ritterkreuztrager*). Les militaires anglais chargés de la surveillance des prisonniers avaient leur cantonnement à proximité du camp, mais à l'extérieur des barbelés.

A mon arrivée au camp, j'ai tout d'abord cherché à m'informer sur la présence éventuelle d'autres prisonniers alsaciens. On m'a répondu qu'ils étaient tous partis et cela depuis un bon moment. Finalement, je n'ai trouvé que deux compatriotes, venus au camp tout récemment, comme moi. Nous sommes allés tous les trois au secrétariat de la compagnie pour demander au capitaine de

signaler notre présence aux autorités britanniques en vue de notre rapatriement. Alors s'est engagé un dialogue qui n'était pas sans me rappeler celui qui avait eu lieu en 1940, à la Préfecture de Saint-Etienne. En effet, le capitaine s'est insurgé: «Quoi? Vous voulez rentrer en Alsace? Vous voulez aller chez les Français?»

- Bien sûr! Puisque nous sommes Alsaciens, donc Français!

- Mais vous êtes soldats allemands! Vous portez l'uniforme allemand!».

J'avais envie de lui dire, sans façon, ce que je pensais de son uniforme allemand. Mais nous devons faire preuve de prudence, car nous étions seuls, isolés au milieu de soldats allemands. C'est pourquoi, je me suis contenté de lui répondre poliment: «Oui, mais l'Alsace était française avant la guerre et elle l'est redevenue!». Le capitaine était vraiment contrarié. N'était-il pas au courant de notre situation? Ignorait-il que nous avions été enrôlés contre notre volonté? Ou faisait-il semblant de l'ignorer? Ou bien nous en voulait-il simplement parce que les Alsaciens, une fois de plus, se retrouvaient du côté des



vainqueurs après la guerre? En tout cas, il conclut l'entretien assez sèchement: «Alors, il vous faut passer au *Secret Service*! Soyez patients! Je vais faire le nécessaire».

J'avais l'impression qu'il n'allait rien faire du tout! En effet, les journées passaient et nous avons continué à nous morfondre parmi les Allemands. Alors nous avons décidé de nous adresser directement à l'officier britannique qui commandait le camp. Nous avons écrit une lettre pour expliquer notre cas et nous l'avons remise au planton de service au secrétariat qui l'a transmise.

Dès le lendemain, on a appelé notre nom par haut-parleur et nous avons été convoqués à nous présenter, tous les trois, au secrétariat de notre compagnie avec nos affaires personnelles. Nous y sommes allés, nous avons attendu jusqu'à la fermeture du bureau et nous n'avons rien vu venir. «Revenez demain, nous dit le planton. On verra bien!». Le lendemain, nous sommes revenus et nous avons vu arriver une escorte anglaise qui devait nous prendre en charge. Deux *Tom-mies* ont braqué leurs mitraillettes sur nous et

nous ont poussés hors de la pièce. C'est ainsi que nous avons quitté le camp, sous le regard ahuri des prisonniers allemands.

Toujours sous la menace des mitraillettes, nous avons dû grimper sur un camion bâché qui stationnait devant la porte d'entrée. L'un des hommes armés s'est installé près du conducteur tandis que l'autre a pris place parmi nous à l'arrière. Mais notre mine a dû rassurer notre garde, car, au bout d'un certain temps, il s'est mis à frapper contre la cabine du chauffeur pour lui demander de stopper le véhicule. Il est descendu et a rejoint ses compagnons à l'avant, nous laissant seuls derrière.

Nous échangeons nos impressions: «Vraiment, les Anglais ne nous traitent pas en Alliés!

- Nous pourrions sauter du camion au prochain ralentissement, disparaître dans la nature et rentrer chez nous par nos propres moyens!

- Mais l'Alsace est encore loin et nous n'avons pas de papiers. On irait vraiment au devant de nouvelles difficultés.



- Et puis c'est trop risqué! Si les soldats anglais se mettent à paniquer et nous tirent dessus?».

La guerre nous avait appris à nous méfier et nous n'avions pas envie de mourir sous les balles anglaises, surtout après la fin des hostilités. C'est pourquoi, nous avons décidé de ne pas bouger et d'attendre la suite des événements.

Le retour

Mais nous avons eu tort de nous inquiéter. Le camion nous a transportés à Iserlohn, une petite ville située à une cinquantaine de kilomètres au sud-est de Dortmund. Là, il nous a déposés dans une caserne allemande, occupée par une garnison britannique. Nos deux *Tommies* nous ont conduits auprès d'un gradé... très corpulent. Celui-ci nous a fait un *speech* dont nous n'avons pas compris grand-chose. En nous congédiant, il nous remit des tickets-repas et un laissez-passer. Dans ses dernières paroles, nous avons cru entendre «*French*» et «*naus*» et nous avons conclu, qu'en attendant l'arrivée des Français, nous avons la permission de sortir. Ce que nous n'avons pas manqué de faire.

Dans la caserne, nous avons découvert le surplus et le... gaspillage. Avec nos tickets, nous pouvions nous présenter à tous les repas et nous servir ou nous faire servir en abondance. Nous portions toujours l'uniforme allemand, mais cela n'intriguait et ne dérangeait personne. Les soldats de la garnison étaient sans doute au courant de notre situation et nous n'étions certainement pas les premiers dans notre cas à transiter par cette caserne.

Quelques jours plus tard, un lieutenant de l'Armée française est venu s'occuper de nous. Il nous a conviés à un entretien et a procédé à un interrogatoire vraiment expéditif: nom, prénoms, date et lieu de naissance, ainsi que la date d'incorporation pour déceler d'éventuels engagés volontaires. Et c'était tout! Il nous a informé qu'un convoi de camions se rendait régulièrement en France: «Prochainement un camion viendra vous prendre ici, soyez présents à la date qui vous sera communiquée».

C'est ainsi que trois «Malgré-Nous» alsaciens, libérés de la captivité britannique et toujours en uniforme *Feldgrau*, sont montés dans un camion de l'Armée française pour



être rapatriés en Alsace. Le voyage retour nous a conduit à travers la Hollande et la Belgique, vers Valenciennes, Paris, Chalon-sur-Saône où j'ai été démobilisé.

Le 3 octobre 1945, j'ai retrouvé le village avec un bonheur presque inespéré. C'étaient enfin les retrouvailles longuement attendues et tellement désirées avec ceux que j'aimais. Oui, c'était bien le 3 octobre, donc exactement cinq ans après le retour de mon déplacement à Orléans et dans le sud de la France! Mais en ces cinq années, que d'émotions, que de bouleversements, que de tristesses, que de tourments, que de destructions, que de morts, que d'absents!

Epilogue

Le temps s'écoule, mais les souvenirs demeurent et ce, après plus de cinquante ans! Tout est bien qui finit bien. J'estime que j'ai gagné «ma» guerre parce que le Ciel m'a aidé et parce que je croyais aux miracles. Et jusqu'à ce jour, j'ai gardé cette foi!

Mon ami Ossi a également survécu à la guerre. Après notre séparation au poste des pre-

miers secours près d'Orel, il a dû retourner au front... en Courlande. Là, il a pu s'en sortir «grâce à une blessure par balle au pied gauche», exactement comme moi à la «bataille» d'Orel (il y a de ces hasards...). Puis il a eu la chance inouïe de pouvoir s'embarquer dans le dernier bateau qui a quitté Riga. C'est ainsi qu'il est arrivé à l'hôpital militaire de Flensburg où il a été fait prisonnier par les Américains. Lui non plus n'a pas connu les rigueurs de la captivité soviétique. Nous sommes restés de très bons amis et, tant qu'il a vécu, nous avons fêté chaque année, au 4 août et à notre manière, notre bataille d'Orel».